

« Tout à l'heure, en passant le chiffon, j'ai fait tomber le petit bateau du rayon de bibliothèque où il continue son voyage immobile. » /page 17

JOURNAL DES BAINS

Le journal de l'AUBP · Association d'usagers des Bains des Pâquis · www.bainsdespaquis.ch

numéro 23 · été 2020



Coronavirus et peste
/page 6



Carte blanche
à Marta Panzeri
/pages 8-9



Que le lac
soit avec vous!
/page 27



Les Aubes
/page 30

ÉDITO

Le temps de l'eau

Le temps est une notion abstraite, complexe et décomplexée tout à la fois, si impersonnelle et tellement capricieuse à chaque instant de notre vie, sinon de notre mort.

Il est temps de s'extraire de nos horloges, temps de s'extraire du rythme des aiguilles millimétrées qui scandent l'univers comme une convention qui nous empêche plus souvent de l'appréhender que de le comprendre. Temps sans doute aussi de le démilitariser et de le dépolitiser.

Il y a, on le sait maintenant, le temps d'avant et celui d'après. De façon arbitraire, le plus souvent fixé plus tard par la mémoire. Il existerait donc un temps zéro. Celui d'après le big bang, d'après les dinosaures, celui d'après Jésus-Christ, d'après Mahomet, d'après le Covid.

Mais l'eau est peut-être le meilleur reflet du temps qui nous habite, sans début ni fin, chacun à son rythme. Parfois tumultueuse, cascade au galop comme un cœur affolé, parfois inerte, lac d'huile, calme et plat, ruisseau gambadant joyeusement dans de vraies ou de fausses campagnes, coassements de crapauds et de rainettes, fleuve indolent que l'on regarde passer, océan de papier mâché et ses marées comme des brouillons d'hommes à reconstruire chaque matin.

L'eau est le vecteur d'un temps qui ne se comptabilise pas mais se vit. Sous sa surface passent des ombres. C'est la caverne de Platon versus Poséidon, c'est cet espace imaginaire d'où émerge Aphrodite, âge d'or de l'humanité naissante.

Oui, le temps peut être suspendu, oui le temps peut être quantique. Il peut aussi être la truite qui file sous le cresson ou la carpe, muette, la tête emboucanée dans la vase, la perche soleil qui se joue des arcs-en-ciel, le brochet toujours à l'agachon, carnassier atemporel aux voraces mâchoires qui regarde sans fin se balancer la chevelure de naïades immobiles.

Quel temps se donne le temps ? Quel temps se donne l'eau ? Le vôtre peut-être, ou celui que vous prendrez seulement à nous lire. Nous vous souhaitons la bienvenue dans l'an premier de l'après Covid.

La rédaction

Photographie de la page une : Fausto Pluchinotta

La communauté des Bains

Les Bains ont pu rouvrir leurs portes le samedi 6 juin, après 81 jours de fermeture. 81 jours : un tour de monde intérieur que chacun de nous a vécu à sa façon. De près ou de loin, qu'on le veuille ou non, nous avons été touchés par cette épreuve qui nous aura probablement changés.

Quelle joie d'ôter le lourd cadenas, de défaire cette chaîne, d'ouvrir la grille et d'accueillir enfin les usagers, le lundi 6 juin, à 7h00 pile. Ce sont les baigneurs d'hiver, fidèles au poste, qui entrent les premiers sur la jetée, puis dans l'eau vive, malgré le froid et le léger crachin qui pointille le ciel.

Qu'est-ce qu'ils nous ont manqué, nos Bains ! Un seul lieu vous manque et toute une ville est dépeuplée. Nous avons dû faire avec ou plutôt sans. Pour garder le lien, quelques irréductibles ont mis en place « Les Bains en résistance », cellule d'actions culturelles diffusées en direct sur notre page facebook. Malgré le confinement, des voix s'élèvent du milieu de la rade, des voix chantent et elles peuvent être entendues au loin !

Alors que les Bains sont fermés et déserts, des auteurs lisent leurs textes, des musiciens jouent leur musique, des philosophes pensent, des profs de yoga méditent... seuls sur la jetée, privés de public sur place, mais plongés dans la foule virtuelle. Le succès est au rendez-vous : des milliers de vus, des centaines de petits cœurs qui s'envolent. Un soutien moral, solidaire et mutuel : ce sont les encouragements qui nous ont poussés à continuer. Un soutien matériel aussi, car une campagne de financement participatif, lancée en parallèle sur la plateforme SIG-impact, a réuni plus de mille contributeurs et a récolté 88800 francs.

Plus que jamais, on se rend compte que les Bains sont plus qu'un lieu : c'est avant tout une communauté qui partage des valeurs de solidarité, inscrites dans notre charte. Un des premiers gestes au début de la crise a été de hisser un nouvel étendard, un détournement du drapeau suisse avec un cœur en lieu et place de la croix. Au-delà d'un signe d'amour et de solidarité, le message de ce drapeau est d'indiquer par où passe le changement : vers l'intérieur, au cœur de chacun de nous.

Il est clair qu'ouvrir les Bains aux usagers dans ce contexte est un vrai challenge au niveau sanitaire, économique, logistique... entre



autres. Mais c'est avant tout un défi humain. Car ce qui rend la planification et la gestion très complexe, ce sont les changements dans les prescriptions de sécurité qui évoluent quasiment de jour en jour, dans un sens comme dans l'autre. La seule constante, c'est l'incertitude. Malgré tout, les Bains ont pu retrouver petit à petit leur fonctionnement quasi normal. Une seule modification majeure demeure actuellement, mais elle est temporaire et uniquement liée à la crise sanitaire : le renoncement au côté réservé aux femmes pour cette saison.

En effet, nous n'avons pas pu démonter le sauna cette année, le chantier aurait commencé trop tardivement pour que cela en vaille la peine et le coût du démontage-remontage était trop important pour se justifier. Avec un côté mixte amputé d'une grande partie de sa surface, nous avons été obligés de renoncer officiellement au côté femmes. Officiellement, car les femmes occupent en nombre cet espace et défendent fièrement leur « territoire ». On ne change pas impunément une tradition centenaire. Mais nous vous rassurons ; la mesure prise cet été est exceptionnelle et il n'est pas

question à l'avenir de renoncer au côté femmes aux Bains des Pâquis. Au contraire, nous préparons des mesures en faveur de nos usagères, qui vous seront dévoilées prochainement. D'ici là nous remercions nos usagères de leur compréhension.

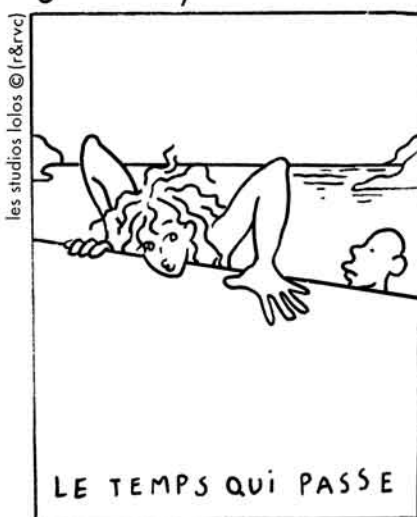
Autre nouveauté : nous avons une jauge limitée (présentement à 1500 personnes) et un tapis de comptage nous permet de connaître le nombre de visiteurs en temps réel. Cet outil nous aide à gérer au mieux le flux et à maîtriser l'affluence sur place. L'information est disponible sur notre site internet et le public peut savoir à tout moment le nombre de personnes présentes sur les lieux avant de s'y rendre.

Quoi qu'il en soit, pour cette année exceptionnelle, nous avons confiance en nos usagers, en cette communauté, en sa capacité de montrer qu'on peut se relever de cette crise en beauté, avec l'humour, la créativité et la positivité qui sont dans la nature des Bains.

Avec les meilleurs vœux de succès collectif,

Frédéric Favre
Président de l'AUBP

La fille & le jeune passent le temps sans le canard





Photographie Philippe Constantin

Journal de bord

Tout a été assez brutal. Il y avait l'habituelle effervescence qu'on connaît ici, une vie grouillante, exubérante, heureuse et, le lendemain, abruptement, comme le couperet de la guillotine qui décapite le monde, l'absence de tout. Un silence presque total, la disparition des voitures et des avions, des gens. Le brouhaha familial de la ville et de la population qui s'est soudainement mis en quarantaine dans le brouillard ouaté d'une planète en déshérence.

PHILIPPE CONSTANTIN

Je n'ai pas hésité. En une seconde mesurée, j'avais fait mon paquetage et je prenais mes quartiers, en unique matelot à bord, pour tenir jour après jour, nuit après nuit, la barre de gouvernail au mieux afin que le navire garde son cap. Je n'ai nulle fierté à l'avoir fait. 92 nuits et 93 jours sur le pont. Et Dieu merci, j'aurai été secondé quotidiennement par quelques passagers efficaces.

Que dire de ces heures de quart passées ensemble ? Elles furent d'une beauté et d'une intensité dont je me souviendrai toujours. Les repas, les discussions, les projets et leur réalisation. Les moments de partage, la connivence qui s'installe et le désir profond de créer un nouveau monde.

Du sentiment d'errer dans un cimetière sans tombes, nous avons basculé du côté de la vie, entourés d'une nature qui peu à peu, elle aussi, reprenait ses droits dans un calme apaisé.

Quelques amours se sont perdues dans la tourmente. D'autres amitiés sont nées dans ce brouillon de réconciliation que nous tentions de réinventer. Jamais je n'avais vu l'être humain

si fragile qu'il ne l'aura été durant cette période. Et moi, un peu misanthrope, je me suis mis à aimer cette espèce titubante qui ne marche que sur deux pattes. Mon cœur rabougré s'est ouvert à l'univers et j'ai recommencé à respirer.

Très vite, l'immense paquebot à la dérive s'est mis en résistance. C'est pour cela qu'il fallait rester.

Le lieu semblait empli d'échos vides de sens. En quelques jours à peine, la coque s'est redressée et le navire s'est empli de mille émotions, sinon de sentiments et d'étonnements. De toutes parts nous avons lancé des filins pour toucher le cœur de chacun et leur permettre, même de loin, même isolés, de garder ce lien indispensable qui se noue entre l'humain et la vie, entre la fragilité et la pérennité.

C'est la qualité du lieu aussi qui aura permis cela. Un lieu de poésie et de créativité. Un espace imaginaire qui laisse place à toutes les folies et à toutes les envies. J'ai aimé ce moment parce que l'idée même de l'imaginaire, précisément, et du fantasme, a montré qu'elle pouvait devenir concrète.

Il aura fallu pour cela de la matière humaine. Des distances rapprochées, abolies, dans les idées et les contacts, un esprit liber-

taire et en révolte, avec en toile de fond un temps dont nous ignorions la durée.

Il y a des moments comme cela. À l'apogée de crises sans nom, quelques femmes et quelques hommes relèvent le défi inconscient de ne rien lâcher. Et même si chacun l'aura fait avec sa propre individualité, il y aura eu un véritable et unique esprit de groupe. C'est lui qui aura gagné. Les idées, dit-on, en détournant quelque peu les propos de Rousseau, n'appartiennent à personne mais sont le fruit de tous. Et je le crois sincèrement. Également de toutes celles et de tous ceux qui durant ces trois mois n'ont pu accéder à cette île secrète et magique, alors que quelques privilégiés comme nous l'occupions en toute liberté pour créer du lien et de l'amour.

L'amour restera la grande question de cette crise. Pour les gens de notre génération, n'ayant pas connu de guerre ou de crises majeures, c'était sans doute la première fois que nous mettions si totalement à nu notre être. Dans nos désirs et dans nos ressources. En vérité, je croyais les hommes plus sombres qu'ils ne peuvent l'être. C'est une lumière d'espoir qui restera à jamais marquée dans mon cœur.

Bien sûr, tout semble avoir repris aujourd'hui, comme si jamais rien ne s'était passé.

Les radeaux tangent sous la foule des enfants qui tentent de les faire chavirer. C'est un jeu. Un jeu naturel. Le plongeur égraine en grappes ses adolescents par d'acrobatiques fanfaronnades. Les galets sont couverts de corps dénudés qui s'exposent aux rayons presque agressifs d'une fin de mois de juin caniculaire. Bien sûr, à l'entrée, la queue se forme comme chaque année avant de pouvoir accéder aux Bains. Toutes les tables, toutes les chaises, les bancs, chaque mètre carré est occupé par les gens. C'est aussi cela la magie de ce lieu ; de croire qu'il appartient à chacun et que rien, jamais, ne peut nous arriver. Hormis peut-être, ce à quoi on ne croyait pas...

Je tiens ici à remercier tout l'équipage qui a conduit le navire en venant l'animer : Cloé, Fred, Jeff, Julie, Ha Cam, Leah, Natacha, Olivier, Raphaël, et Jim bien sûr, la mascotte des Bains. Tous les intervenants aussi qui se sont produits aux Bains durant cette période et les techniciens, ainsi que l'équipe des SIG, Clarisse, Jean-Marc, Nour. Et pour finir, toutes celles et ceux que j'aurais oubliés.



Les Bains des Pâquis ont été fermés du samedi 14 mars au vendredi 5 juin 2020.





Coronavirus et peste même combat?

Le confinement est un mot à la mode. Il était jugé «vieilli» au XIX^e siècle. Quant aux confins, ils renvoyaient à «l'Europe aux anciens parapets», à l'Oural de De Gaulle et, plus récemment, aux astronautes supposés ne pas contaminer les habitants de la station spatiale.

ARMAND BRULHART

Au temps des Romains, le dieu des confins, le bien (mal) connu Terminus, fut célébré sur le Capitole à Rome et, au pluriel, dans la gare Termini de la capitale italienne. Tous les trains mènent à Rome, pas à Rimini.

C'est l'occasion de lire ou relire un essai stimulant et d'actualité de Régis Debray, *Éloge des frontières*, qui commence ainsi: «Une idée bête enchante l'Occident: l'humanité, qui va mal, ira mieux sans frontière». Le coronavirus ou covid-19 a montré que les frontières n'étaient pas mortes, et que le nationalisme était toujours vivant. Le réflexe de repli, provoqué par la peur de la mort, remonte bien loin dans le temps et plus particulièrement aux grandes pestes médiévales jusqu'au XVII^e siècle. Genève n'a pas échappé à toutes les mesures prises pour combattre le fléau de la peste. Elles montrent bien des analogies avec l'actualité.

Dans les *Édits de la République de Genève* publiés en 1707, on trouvera à la dernière page, à l'article CLXVII (167): «Quant à l'hospital pour les pestiférés, qu'il ait tout son cas à part, & principalement s'il avient [s'il advient] que la ville soit visitée par telle verge de Dieu.»

La première peste signalée à Genève, qui remonte à 1012, fut sans doute déjà ressentie comme une punition divine. Elle fut suivie par près d'une dizaine d'épidémies avant qu'on prenne la décision, lors de la peste de 1473, de construire un hôpital pour les pestiférés hors la ville, entre le Rhône et l'Arve. «Cet hôpital, écrit l'architecte Blavignac, se composait d'un certain nombre de petites maisons isolées, élevées pour la plupart par des corporations de métiers, et au milieu desquelles on érigea une église sous le vocable de Sainte-Marie de la Miséricorde, des saints Pierre et Paul, du martyr saint Sébastien et de saint Antoine le Confesseur». L'église, commencée en 1482, ne fut achevée qu'en 1487.

On peut lire le 24 mai 1493 que, pour prévenir l'épidémie, on interdit «les veillées et les vogues, les danses, les tambours, les bouffons, les étuves, les bains et les jeux de paume et de billard», autrement dit une réduction de la vie sociale à l'exception de la vie religieuse. Lors de la peste de 1503, «on défend au régent de tenir école» et «aussi aux banquets qu'on avait accoutumé de faire dans les confréries».

En août 1526, les pestiférés doivent «sortir promptement de la ville». En 1529, ils sont menacés de lapidation (*lapidabuntur*) s'ils ne sortent de la ville. Comme ils se sont réfugiés aux Pâquis où ils ont construit des cabanes, le Conseil de la Ville ordonne au guet d'aller «avec des piques abattre et brûler les distes cabanes, et chasser par force lesdits pestiférés». Par deux fois, au cœur de la Réforme, en 1530 puis en 1545, les boureaux trouvèrent des victimes expiatoires; ce fut d'abord l'Hospitalier et ses complices qui furent «tenaillez, décapitez & écartelez, le Prêtre dégradé, puis exécuté à mort», enfin le jeune fils de l'Hospitalier décapité et «immédiatement après, la Peste cessa». Quinze ans plus tard, ce fut pire: «sept hommes et 24 femmes qui [travaillaient à l'Hôpital] furent brûlés vifs après avoir avoué leur crime [de propagateur de la peste] dans les tortures». À ce drame, il faut ajouter le supplice d'un «chirurgien et deux autres, tenaillez et écartelez». «Après cela, la Peste cessa peu à peu vers la Toussaints, y étant morts 2000 personnes», écrit Spon.

La présence de la peste est indissociable de l'image de Genève, à tel point que l'artiste bernois Hans Rudolf Manuel Deutsch, en gravant le premier «portrait» connu de Genève, paru dans la *Cosmographie* de Sébastien Münster en 1548, a donné une importance sin-

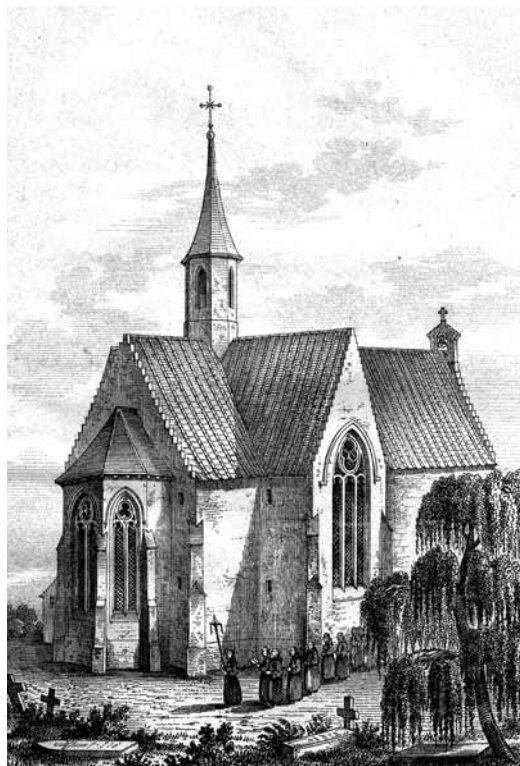


Détail de la première vue de Genève de 1548.

gulière à l'hôpital pestilentiel. C'était la seule construction *extra muros*, accompagnée des inscriptions latines: «*nosocomium ad pestem*» et «*coemeterium*». Les Italiens dramatiseront la vue en ajoutant les gibets de Champel et en traduisant «l'hospital delle Impestadi» sans oublier de supprimer le nom de Calvin dans le texte. En regardant de plus près, on voit sur la droite de l'église les petites maisons, qui sont nommées «capites» dans la plupart des textes, et où les pestiférés étaient placés en isolement par leur famille. On songe naturellement au débat du XVIII^e siècle entre la conception de l'hôpital pavillonnaire permettant une spécialisation des maladies et l'hôpital centralisé, assurément beaucoup moins coûteux et beaucoup plus contagieux.

Enfin, dans la topographie urbaine, la plupart des historiens ont oublié la «*porta peste*» au bas de la Corraterie, par où les victimes étaient conduites directement au cimetière de Plainpalais, après la condamnation du cimetière de Saint-Léger.

L'historien Edouard Mallet fut le premier à étudier les pestes à partir des *Registres mortuaires*, en 1835, tandis que le Dr Léon Gautier, en 1888, utilisa les *Registres de la Chambre de la Santé*, importante innovation du XVII^e siècle (de 1634 à 1637, rédigés par Jean Favon). Cette dernière peste de la République causa la mort



Copie d'une gravure de 1601 ou 1602, intitulée *GENAVA CIVITAS ANTIQUA IMPERIALIS ET LIBERA ACADEMIA AC RESPUBLICA NOBILIS*, et dont un exemplaire unique est conservé à la Bibliothèque de Genève.

de 1443 personnes entre avril 1636 et septembre 1640, soit moins que celle de 1615-1616 avec 1650 décès.

À l'inverse d'une sorte d'improvisation qui préside aujourd'hui face au coronavirus, le règlement de la Chambre stipulait des temps différenciés de confinement, entre 10 et 40 jours au maximum. Ainsi celui qui avait pénétré dans une maison infectée et en était promptement ressorti devait rester 10 jours confiné; ceux qui seront «trouvés mêlés lorsque le mal a pris quelqu'un... seront libérés au bout de 30 jours». Même durée pour «ceux qui auront servi un malade quelques jours». «Ceux qui demeureront auprès d'un malade jusqu'à sa mort seront séquestrés 40 jours, quant aux «personnes atteintes de contagion», elles seront libérées après 40 jours.

Bien que l'épidémie donnât une certaine illusion d'égalité aux habitants, les classes pauvres de la population étaient nettement plus vulnérables. Les gens les plus aisés envoyaient femmes et enfants à la campagne, ils pouvaient, s'ils étaient contaminés, louer des capites taxées 20 florins à Plainpalais ou même aller s'isoler aux Pâquis ou aux Eaux-Vives s'ils y étaient propriétaires.

Tous les hommes devaient au contraire rester en ville pour assurer la sécurité, car le souvenir de l'Escalade était toujours présent, au moins jusqu'à la mort du duc de Savoie.

Les deux «professions» les plus visibles étaient les enterreurs ou «corbeaux», ainsi nommés depuis qu'ils avaient reçu en 1615 un costume de treillis noir, et les nettoyeurs ou «marrons», destinés à la désinfection des maisons, travaux particulièrement coûteux fixés à 20 florins la pièce et où l'on brûlait la literie de paille, le bois spongieux et l'on diffusait des parfums.

Il fallait se garder de toute marchandise provenant de villes infectées et on avait construit un grand hangar aux Pâquis pour l'essorage et même un local d'isolement pour les personnes en 1637.

Gare à ceux qui trichaient: «le châtement pratiqué contre les réfractaires malicieux, qui contre la défense se mêlent, est, la première fois, les faire conduire par les enterreurs pestés hors la ville, les faire enchaîner dans une cabane au pain et à l'eau pour trois jours, et, après diverses récidives, l'estrapade».

La «profession» la mieux payée était celle des téméraires qui s'offraient de servir la Chambre de la Santé, de panser et soigner les malades de la peste, bravant la mort. Leur nom a été conservé: G. Constantin, «qui fut atteint et qui guérit de la peste», fut le mieux payé de

tous; quant aux frères Jean-Antoine et Jean Dentand ils s'activaient encore en 1637. On n'a retrouvé aucun médecin et aucun apothicaire parmi les victimes de la dernière peste car les médecins de cette époque n'avaient aucun contact avec les malades. Ils dictaient leur ordonnance, à la différence des chirurgiens.

Il est des matins funestes dans la ville, lorsque le crieur annonce dans chaque rue, dans chaque place, la venue de la peste. Au nom de la Chambre de la Santé, il énonce la marche à suivre en parcourant les articles du règlement. S'annonce alors une période noire que les anciens connaissent bien et qui sème l'angoisse. La peur paralyse les habitants; la plupart des boutiques ferment, la circulation disparaît presque à l'intérieur de la ville et personne ne peut entrer sauf expresse permission et avec obligation de «porter la baguette blanche de la longueur d'une aulne».

Le Collège est fermé. Dans la ville haute, il n'y a plus de marché au Bourg-de-Four et toute la ville basse apparaît paralysée. Aux prêches, la moitié des sièges sont vides. Quelle est cette odeur âcre qui flotte sur la ville? Combien de temps cela va-t-il durer?

Le 16 juin 2020, pour compléter cet article rédigé pour le *Journal des Bains*, je consulte le volume 13 du Grand Larousse du XIX^e siècle à l'article «quarantaine». C'est toujours un plaisir de se plonger dans l'océan des mots, de découvrir l'immensité de notre ignorance et se prendre au jeu des renvois, puisque chaque mot en appelle dix autres.

Et voilà que je bute sur «Quarantania». J'apprends que c'était une montagne «abrupte» de Syrie, «entre Jérusalem et Jéricho», là-même où le Christ fut tenté par le démon. Par le jeu des mots, je consulte alors «carême» correspondant à quarante jours de restriction, d'abstinence; «ramadan», d'une durée d'un mois ou trente jours de jeûne; je bute alors sur la date de 1896 puisque cette année-là naquit le mot ramdam, encore en vigueur. De fil en aiguille je tombe sur «virus» et je reste frappé de stupeur en lisant Victor Hugo: «Il lui avait inoculé le virus redoutable de sa vertu». Sur «quarantaine», je vois que les voiliers de Barbarie, de La Havane et de Vera-Cruz étaient toujours soumis à la quarantaine.

Et soudain surgit la phrase, incroyable, inouïe, à répéter en boucle: «On a longtemps cru que les épidémies se transmettaient par le contact: la science moderne a tracé les démarcations entre les épidémies et les maladies contagieuses et prouvé que la plupart des pestes du Moyen Âge avaient seulement le caractère épidémique.» Et toc!



Se jeter à l'eau

Eau chaude et eau froide, eau glaciale et vapeur d'eau presque brûlante. Des gouttelettes de sueur perlent. Je respire. À l'extérieur, c'est la crampe. Les images chahutées par la bise défilent en accéléré derrière la baie vitrée du bain turc. Les mouettes captent toute mon attention. Elles se donnent en spectacle, exécutent des chorégraphies aériennes rythmées par des virevoltes et d'autres instants plus planants. Leurs petits corps fuselés résistent au vent pour subitement se laisser emporter. Éclairs blancs projetés jusqu'à la mer ou presque. Je les perds du regard. Feindre la perte de contrôle est un jeu où elles excellent ; un seul coup d'aile suffit à les faire revenir.

Si les bourrasques n'effraient pas les mouettes, d'autres oiseaux semblent moins disposés à folâtrer. Surprise d'une frappe sur ses flancs argentés, un pigeon déporté dirige son vol avec difficulté fonçant contre la vitre qui me sert d'écran. Instinctivement, ma tête s'incline et les paupières se ferment. Ça passe. Lorsque mes yeux s'ouvrent à nouveau, j'observe une corneille moins téméraire pratiquant un atterrissage forcé sur un ponton en béton.

Confiné à l'intérieur de l'espace du bain turc, le temps s'écoule au rythme de l'eau qui,

subissant la loi de l'attraction, forme de fines gouttelettes qui tapissent le plafond. Par instants, elles jaillissent de l'espace vaporeux pour tomber sur les corps ou sur le sol. Si par hasard l'une d'entre elles touche ma peau, elle agit tel un pincement délicat pour suggérer de me mettre au rythme du temps qui s'écoule goutte à goutte.

En arrivant sur la jetée, l'émission de petits klaxons de détresse d'une foulque macroule prise par le courant d'une eau devenue brune avait attiré mon attention. C'était à peine si les mouvements de tête qu'elle actionnait m'aidaient. Je la regardais sans me protéger du vent. Elle aurait pu voler ou plonger mais elle s'évertuait à nager tant bien que mal, perdant des forces sans jamais avancer. Je restais plantée quelques secondes devant le ponton du Goléron, essayant de comprendre ce qui la motivait à atteindre son but. Puis j'abandonnais : elle avait fait son choix et moi le mien de la laisser là se débattre.

Retour au premier plan. Devant le bassin, c'est le défilé des corps nus moulés dans les serviettes-éponges plaquées autour de la taille. L'air frais revigore et c'est peu de le dire. Comme des bonzes, les adeptes du sauna défilent avec lenteur devant ma fenêtre-écran. L'immersion est proche. Je m'accroche toujours plus aux images poétiques – et me mets dans la peau d'une collectionneuse assidue – les préférant à la réalité d'un bain glacé. C'est décidé : je n'irai pas faire trempette.

L'eau à la bouche

Les jours passent et la bise qu'on croyait à bout de souffle est revenue. Aux Bains des Pâquis, je la prends en pleine figure. Regard fixé sur le ciel d'un bleu lavé de tous ses nuages ou presque : un unique spécimen s'accroche, figé au centre de l'image.

Je salive au hasard de certains cadrages dans le paysage comme d'un désir bien réel de s'en mettre plein les yeux. Je me régale de l'impermanence des visions qui se font, se défont puis se refont. À peine rassasiée, je me ressaisis d'images, comme d'une évasion qui se renouvelle. Le lac moutonne. Illusion d'un troupeau d'une espèce inconnue qui s'agite, qui apparaît et disparaît. Signe que le parc d'attraction des mouettes est à nouveau opérationnel. Les rieuses portent bien leur nom : elles s'amuse comme les enfants qui sautent les vagues au bord de la mer. Ça ondule et dans l'esprit s'écument les images de lointains souvenirs.

Les vagues, illustration parfaite du mouvement de l'éternel retour, du recommencement, du mode *replay*. Mais il arrive aussi que le temps s'arrête. Ou plutôt, qu'une partie de l'image en mouvement s'arrête, se mette en pause. Parce qu'un grand-père tend à son petit-fils une tranche de pain qu'il a sorti de son sac,

une trentaine de mouettes en vol stationnaire se regroupent juste au-dessus d'eux, à quelques mètres de hauteur seulement, immobiles contre le vent. Alors que la bise emporte tout, en direction du sud, et je n'ai pas la berlue, elles résistent, tête face à cette grande soufflerie naturelle, comme des magiciennes qui font d'elles des images suspendues.

Clair comme de l'eau de roche

Le ciel bleu s'efface lorsque, quelques jours plus tard, la bise tombe. À la place, une lumière blanchâtre réfléchi par une eau devenue éblouissante se répand. À fleur d'eau, la perception pas très transparente d'une surface miroitante inconfortable. Le regard se détourne. Il dépose sur un autre plan ce qui a été vu. Des images rémanentes surgissent. Illusion d'optique. Sensation visuelle qui persiste sous forme d'une forme sans forme, du bleu turquoise en l'occurrence, résultat de ce rayonnement en négatif, qui se forme et se reforme, au rythme des clignements et jusqu'à épuisement. C'est l'image de l'eau qui se poursuit alors que mon regard l'a déjà perdue. Dans ce sens l'eau réfléchissante pourrait me faire réfléchir, et l'eau courante courir, et l'eau dormante, dormir...

Eau stagnante, je stagne.

Comme un poisson dans l'eau

Ce n'est pas le printemps, même si ça en a l'air. Jamais la température n'était montée si haut au mois de février. Aux Bains des Pâquis, je trouve une place sur la plage, face au lac qui n'a pas eu le temps de se réchauffer, heureusement.

À peine installée, deux garçons se positionnent devant moi, au milieu un cygne attend qu'on lui donne à manger. Le premier lui lance du pain, le second des cailloux.

Une femme se jette à l'eau en combinaison légère. Elle sautille et sourit. Elle se bouche le nez et s'immerge. Elle a disparu. Je compte les secondes, un deux trois.

Un autre garçon s'avance vers le cygne. Quatre cinq six. Il aimerait le toucher. Sept huit neuf. Je ne veux pas voir ça. Neuf dix onze. Je ferme les yeux et je perds le fil. J'oublie de compter, je reprends au hasard, cinquante-huit cinquante-neuf soixante. J'ouvre les yeux, je cherche la nageuse. Je ne la perçois plus, pourtant l'eau est transparente. Elle a quitté mon champ de vision ou s'est transformée en petit poisson.

TEXTE ET DESSIN
PASCALE FAVRE





eau
de **genève**



Une carafe achetée
CHF 20.-

=
CHF 5.-
pour donner à tous
de l'eau potable

100 % des
bénéfices reversés
à des associations
humanitaires



Le Grand JD vous fait
découvrir la création du
dessin de Zep et le projet
soutenu au Kenya!
<http://bit.ly/zep-grandjd>

Vente en ligne

www.sig-ge.ch/carafes



Drôles de marées sur le Léman

Notre lac préféré se met parfois à osciller de manière très curieuse. Pendant plusieurs jours, et à intervalles réguliers, le niveau des eaux à Genève s'élève et s'abaisse de plusieurs dizaines de centimètres. L'explication de ce phénomène, appelé les seiches, a été apportée au XIX^e siècle par François-Alphonse Forel.

STÉPHANE FISCHER*

N'en déplaise aux riverains de l'Atlantique et de la Méditerranée, notre bon vieux lac Léman est lui aussi sujet à des marées. Non pas des marées lunaires qui font élever les eaux par la force gravitationnelle de notre satellite comme c'est le cas au bord de la mer, mais des balancements très rapides du niveau des eaux qui surviennent durant quelques jours avant de s'atténuer et disparaître. Sous l'influence d'une dépression locale centrée sur le Haut lac et des vents qui se créent, les eaux sont poussées vers l'extrémité occidentale du lac, entraînant ainsi une hausse temporaire du niveau de l'eau. Au bout de quelques instants, les eaux sont refoulées en direction opposée, entraînant une baisse de niveau. Le niveau du lac se met alors à balancer à rythme régulier pendant plusieurs jours avant de s'atténuer et de retourner à l'équilibre.

Fonte des neiges, vents locaux, nuées électriques

Dérivées probablement d'un mot du patois signifiant « va et vient », les seiches intriguent les savants depuis plusieurs siècles. Différentes hypothèses sont évoquées : accumulation d'eau sous l'effet de coups de vents locaux, fonte des neiges, « nuées électriques » sur le Léman. Dans le chapitre qu'il consacre au Léman dans ses célèbres *Voyages dans les Alpes*, Horace-Bénédict de Saussure (1740-1799) mentionne un épisode de seiches survenu le 3 août 1763 dans lequel les eaux à Genève se sont élevées de plus d'1,30 m en quelques minutes.

Saussure attribue l'existence des seiches à des variations de la pression atmosphérique sans toutefois procéder à des vérifications expérimentales. La première véritable étude scientifique sur les seiches est l'œuvre du botaniste et pasteur genevois Jean-Pierre Étienne Vaucher (1763-1841). Au début du XIX^e siècle, il effectue diverses mesures de la hauteur du niveau des eaux, de la pression atmosphérique sur les rives du Petit lac. Il conclut que les seiches diminuent de taille et d'amplitude à mesure qu'on s'éloigne de Genève en direction de l'est. Il remarque que les seiches surviennent quand « l'atmosphère est remplie de nuages pluvieux ou que le temps d'ailleurs se prépare à l'orage et que le baromètre baisse ».

Les conclusions de Vaucher seront reprises et approfondies un demi-siècle plus tard par le naturaliste vaudois François-Alphonse Forel (1841-1912), considéré comme le fondateur de la limnologie, nom donné à la science des eaux douces, ou « l'océanographie des lacs », selon ses propres termes. Dans le port de Morges, sa ville natale, il observe que les seiches se produisent dans le sens longitudinal du lac, entre Villeneuve et Genève, mais aussi dans le sens transversal, entre Évian et Morges. Il met clairement en évidence le fait que les seiches surviennent lors de fortes variations de la pression atmosphérique se produisant lors d'orages ou de tempêtes.

Description mathématique

Forel fait construire dans son jardin au bord du Léman un limnimètre enregistreur, une version lacustre des marégraphes océaniques, pour mesurer de manière continue et automatique le niveau du lac. Avec deux autres savants genevois, Edouard Sarasin (1843-1917) et Philippe Plantamour (1816-1898), il procède à de nombreux relevés sur les rives du Léman. Les trois savants découvrent que les seiches principales se comportent comme des ondes stationnaires avec une période de 73 minutes entre deux pics de hauteur maximale, avec un

axe de balancement situé entre Saint-Prex et Rolle. Forel parvient à décrire le phénomène à l'aide d'une formule mathématique établissant que la période des seiches est directement proportionnelle à la longueur du lac et inversement proportionnelle à la racine carrée de sa profondeur. Par cette formule, Forel démontre surtout que les seiches ne sont pas propres au Léman et qu'elles peuvent survenir dans n'importe quel autre lac, comme lui et ses collègues l'avaient déjà observé sur différents lacs suisses et français (Annecy, Constance, Neuchâtel, Zurich, etc.)

De cette période pionnière dans l'étude des seiches subsistent trois limnimètres enregistreurs portatifs, utilisés par Forel et Sarasin pour mesurer le niveau du lac; ils sont conservés au Musée du Léman à Nyon et au Musée d'histoire des sciences de Genève. Au bord du lac, entre les Bains des Pâquis et la Perle du Lac se dresse un petit édifice avec un toit à quatre pans dont le fronton indique « Station limnigraphique de Sécheron ». C'est là que Plantamour (qui habitait la villa voisine de Mon-Repos) avait installé son limnimètre enregistreur, similaire à celui que Forel avait

fait construire à Morges. L'appareil a rejoint les collections du Musée d'histoire des sciences pour y être restauré. Le bâtiment abrite encore un limnimètre moderne qui mesure continuellement le niveau des eaux du lac dans le cadre d'un projet national de surveillance hydrométrique et pour la régulation du débit des eaux du Rhône aux barrages du Seujet et de Verbois.

*Assistant conservateur au Musée d'histoire des sciences.



Limnimètre enregistreur portatif de Sarasin.

Collection du Musée d'histoire des sciences de Genève/photo Gilles Hernot

Pour en savoir plus

Forel, la limnologie, les seiches, etc.:

François A. Forel, *Forel et le Léman, aux sources de la limnologie*, PPUR, Lausanne, 2012.

François-Alphonse Forel, *Le Léman*, tome 2, Lausanne, 1895.

Le limnimètre portatif de Sarasin:

Edouard Sarasin, limnimètre enregistreur transportable, *Archives des sciences physiques et naturelles*, tome 2, Genève, 1879.

Le limnimètre enregistreur de Plantamour:

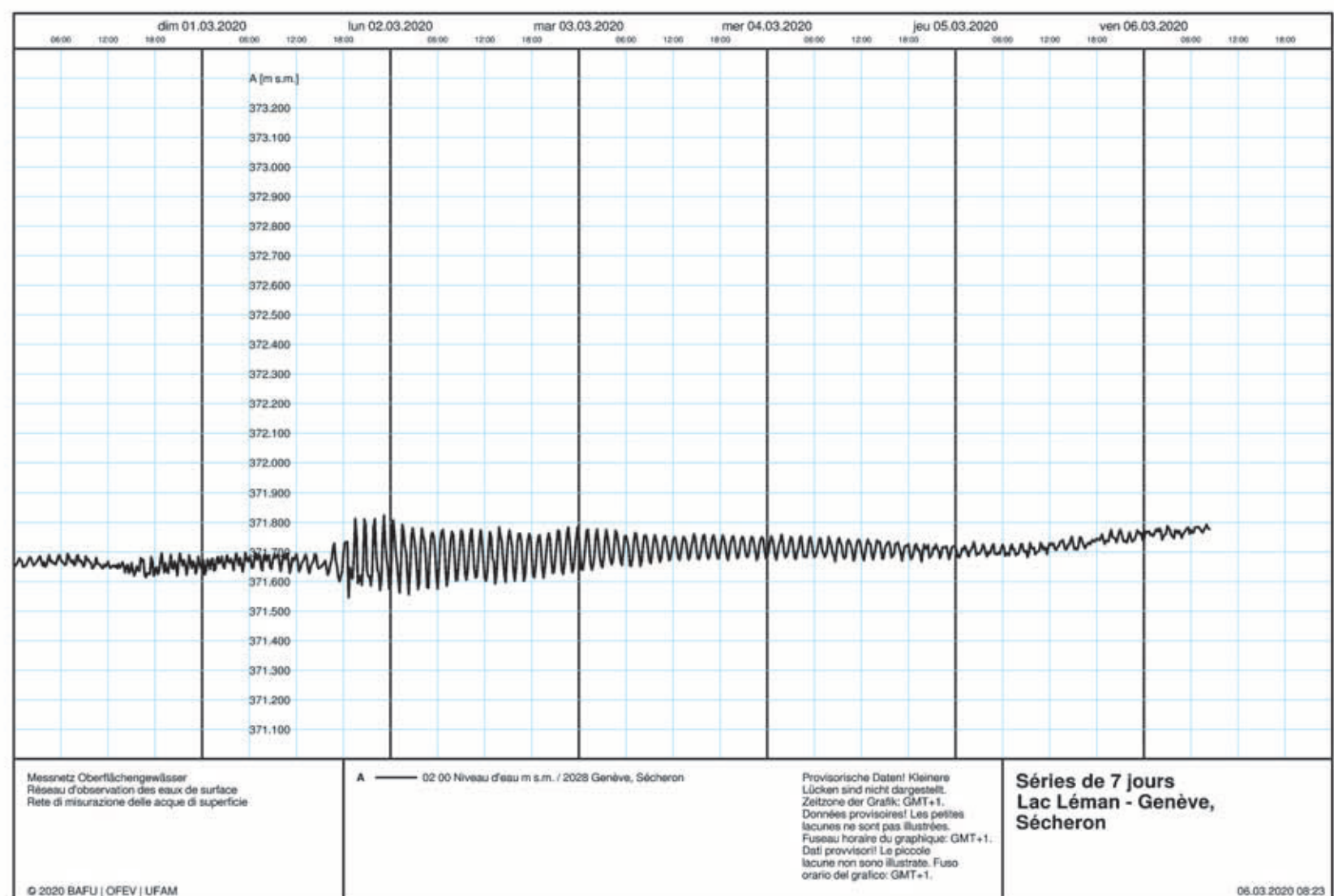
Philippe Plantamour, *Le limnologue de Sécheron, Archives des sciences physiques et naturelles*, tome 64, Genève, 1878.

Horace-Bénédict de Saussure et le Léman:

Horace-Bénédict de Saussure, *Voyages dans les Alpes*, chap. 1, Neuchâtel, Genève, 1779-1796.

Vaucher et la première étude scientifique des seiches dans le Léman:

Jean-Pierre Étienne Vaucher, *Mémoire sur les seiches du lac de Genève, Mémoires de la Société de physique et d'histoire naturelle de Genève*, tome 6, Genève, 1833.



Épisode de seiches relevé par la station hydrométrique de Sécheron, du 1^{er} au 6 mars 2020. Office fédéral de l'environnement

SAISON 2020-2021

LE CRÈVE
CŒUR

Opéra-Théâtre / Humour / Création
22.9 — 18.10.20
Encore une fois

Cie Comiqu'opéra

—
Les Live de Mélanie Croubalian
dimanche 11.10.20
avec Robert Sandoz

—
One man show / Humour / Accueil
17.11 — 13.12.20
Charrette!

Simon Romang

Théâtre / Tragi-comédie / Création
12.1 — 7.2.21
Trahisons

Harold Pinter

—
Les Live de Mélanie Croubalian
dimanche 31.1.21
avec Valentin Rossier

—
Théâtre / Comédie / Création
2.3 — 28.3.21
Couple ouvert
à deux battants

De Franca Rame et Dario Fo
Traduction-Adaptation de Toni Cecchinato
et Nicole Colchat

Théâtre / Comédie / Création
27.4 — 23.5.21
D'Eux

Rémi De Vos

—
Les Live de Mélanie Croubalian
dimanche 16.5.21
avec Joan Mompert

—
Théâtre / Jeune Public / Accueil
2 + 5 + 6.6.21
Les Minuscules

Roald Dahl

Chemin de Ruth 16 / Cologny / Genève / 022 786 86 00 / lecrevecoeur.ch

산과
호수
des
rives
et
des
crêtes

Ji-Young
Demol Park

une artiste
coréenne
dans les Alpes
lémaniques

12 mai –
1^{er} novembre 2020



Le temps du politique

N'étant ni glaciologue ni hydrologue mais politicien et juriste, je me suis posé la question du rapport entre le temps du politique et le temps de l'eau.



Photographie Eden Levi Am

ROBERT CRAMER

Le temps de l'eau renvoie à des phénomènes naturels, le temps du politique est celui de phénomènes sociaux et culturels. Il y a cependant un lien entre ces deux temps. Il est en effet frappant de constater comment nous avons réussi à perturber des cycles immuables et, dans le domaine de l'eau comme tant d'autres (la qualité de l'air, la biodiversité, la couverture forestière...), à imposer un fait de culture à un fait de nature. Dès sa sédentarisation, il y a des milliers d'années, et notamment dès l'établissement des premières cités, l'être humain s'est installé au bord des cours d'eau et des lacs, lesquels lui ont fourni tout à la fois la nourriture, la boisson, des voies de communication commodes... et le tout-à-l'égout. Jusqu'à la révolution industrielle cela n'a pas été trop nuisible. La pression démographique était faible et nous vivions dans un monde où pratiquement l'ensemble de notre production et de notre consommation provenait directement de la nature et était le plus souvent rapidement biodégradable. Bien que l'être humain soit un redoutable prédateur, sa capacité de nuisance était limitée (les mastodontes ne sont pas de cet avis !). Les choses se sont gâtées avec les produits issus de l'industrie dont quelques gouttes suffisent à contaminer instantanément d'immenses quantités d'eau. Un basculement considérable par rap-

port au temps de l'eau et aux capacités de la nature à se régénérer.

Finalement le politique, en l'espèce le Parlement fédéral, a pris conscience qu'il y avait un problème. Pour y remédier, la loi fédérale sur la pêche du 21 décembre 1888 prévoit qu'il est interdit d'introduire dans les «eaux poissonneuses» des produits dommageables: «Ces résidus doivent être déversés de manière à ne pas nuire». Le but est évident, il n'est pas question de protéger la nature mais une activité économique (ceci dit, quand on voit la récente révision de la loi sur la chasse, nous sommes ramenés en 1888 avec une version qui protège les chasseurs au détriment de la biodiversité). Évidemment, cette loi n'a pas été très efficace, ce d'autant qu'aucun moyen n'a été mis en œuvre pour l'appliquer. Le moyen est trouvé par une loi du 16 mars 1955, il est technique. Les ingénieurs vont réparer les dégâts commis par d'autres ingénieurs. On va donc encourager les cantons à créer des stations d'épuration des eaux pour que, comme le chante Higelin, «l'eau sale retourne à l'eau propre». Ça ne fonctionne pas vraiment. Les cantons ne sont pas très disciplinés (Genève fait toutefois partie des bons élèves) et la loi est renforcée en 1971. Il faut attendre la loi du 24 janvier 1991 pour que, à la suite d'une initiative populaire, on se rende compte qu'un cours d'eau n'est pas qu'un assemblage de molécules mais qu'il s'agit d'un système vivant, formant un tout de l'amont à l'aval avec ses berges – qui doivent pouvoir

être inondées – et les différentes espèces animales et végétales qui le peuplent. La catastrophe de Schweizerhalle (1986) est passée par là.

Au-delà d'une réflexion évidente – il faut très peu de temps pour détruire, il en faut beaucoup plus pour prendre connaissance des dégâts et réparer – quels enseignements peut-on tirer de cette évolution de la législation? Pour ma part, la meilleure définition que j'ai trouvée de la politique c'est qu'il s'agit d'une activité consistant à proposer un choix de société. Ce choix de société nous l'exprimons par nos engagements, à l'occasion des différentes consultations qui jalonnent l'agenda politique et, également, en confiant des mandats limités dans le temps à des femmes et des hommes pour qu'ils mettent en œuvre le choix de société qu'ils nous ont proposé. Les choix faits par une majorité s'expriment notamment par des lois. Mais la protection de l'environnement a ceci de particulier qu'elle repose sur des bases scientifiques. On est entre savoir scientifique et projet social.

L'examen de la législation fédérale montre que dans un premier temps la protection des eaux était celle d'une activité économique, ce qui était dans l'air du temps (politique) de la fin du XIX^e siècle. Vient ensuite une deuxième phase, celle du milieu du XX^e siècle et de la foi triomphante en la science et au savoir des ingénieurs. Le projet de société est de régler la question énergétique en construisant des centrales nucléaires et celle de la qualité des eaux

par les stations d'épuration des eaux. Ce sont les ingénieurs qui font les lois «techniques» dans des commissions d'experts puis qui les appliquent. Un commode entre-soi. Dans les années 1980 apparaît l'écologie politique qui met en évidence que les choix techniques ne sont pas neutres, ce sont aussi des choix sociaux. Cela ne simplifie pas le débat politique puisqu'il faut faire l'effort de comprendre, en l'occurrence, le vocabulaire des biologistes, des hydrologues ou des chimistes pour faire des propositions sérieuses. Mais cela est indispensable.

Terminons par une note plus personnelle. En 1997 j'ai été élu au Conseil d'État après avoir notamment fait campagne sur le thème de la renaturation des cours d'eau. J'avais donc une pleine légitimité pour proposer et mettre en œuvre un tel projet. Après tout, au point de vue de l'utilisation des ressources budgétaires, si l'on considère que le réseau d'assainissement coûte plus d'un milliard (évaluation à la louche), on peut bien dépenser 100 millions pour le vivant en dix ans, cela représente, par an, le coût de cent mètres d'autoroute. J'ai vite déchanté. La meilleure façon de défendre la renaturation des cours d'eau c'est de rappeler qu'il s'agit du procédé le moins coûteux et le plus efficace pour lutter contre les crues, un projet de société bien consensuel... qui n'est pas forcément déraisonnable en ces temps de changement climatique.

POCHE / GVE

20_21 / saison_répertoire

Nous disons, un autre monde est possible. Nous disons, un autre théâtre est possible. Plus local. Plus humain. Plus éthique. Plus social. Plus durable. Plus proche. Nous sommes un tout petit théâtre. Nous disons qu'avec le tout petit bout de la lorgnette, du télescope, du microscope, nous disons que nous pouvons voir des mondes entiers. Nous disons que le théâtre est un outil d'observation. Nous dirions que c'est vrai, que nous aimons ensemble croire à l'illusion. Nous faisons ensemble semblant. Vous faites semblant d'y croire dans la salle. Sur scène, nous faisons semblant d'être qui nous ne sommes pas. Nous faisons théâtre ensemble. Assemblées entre la salle et la scène. Nous refaisons le monde ensemble.

Nous disons que nous croyons ensemble aux mensonges du théâtre. Nous faisons semblant ensemble. Que ce petit cadre de scène contient des mondes. Qu'avec des comédiennes d'ici, nous sommes capables de faire revivre les mortes, de donner une parole à celles qui n'en ont pas, de faire entendre des voix qu'on n'a jamais écoutées. Nous faisons entendre toutes les langues de Babel. Nous faisons ici sans nous enfermer, fenêtres grandes ouvertes. Nous faisons avec les gens ici des textes d'ailleurs. Nous regardons ensemble le lointain. Nous nous tendons un miroir lointain. Nous offrons un plateau aux auteures qui vivent. Nous sommes une fabrique de théâtre au cœur de la Cité.



ensemble
assemblées
unies en vrai
un autre
théâtre
est possible
dans un autre
monde local
ouvert et éthique
par le petit bout
du théâtre
on peut voir
tout l'univers

Théâtre / Vieille-Ville

+41 22 310 37 59 / poche---gve.ch

Clair comme de l'eau de source

L'homme est disciple du sol.

Paul Vidal de la Blache

Pourquoi veux-tu apprendre le japonais, zonzon ?

Voyons, Léon, parce que plus tard il sera trop tard.

Claire Bretécher

ALAIN JACQUEMOUD

A-t-il existé un temps où l'homme et la nature étaient en harmonie ? Où l'un pouvait tracer des chemins sans heurter l'autre, cueillir des fruits dont l'autre était prodigue, où les matins étaient des enchantements et les soirs pareillement, où les jours d'éreintement et les passions mauvaises étaient inconnus, où le pas de l'homme avait le monde pour se déployer, son regard l'immensité du ciel à contempler ?

Oui, disent mythes et légendes. L'histoire, quant à elle, tient un autre discours. Plaçons-nous un instant dans son orbite pour distinguer trois temps.

Durant le premier, l'homme est nomade. Son régime – chasse, cueillette, absence d'abri fixe, nombre d'outils très restreint – est proche de celui de l'animal dont, en terme d'impact sur la nature, il ne se distingue guère.

La sédentarisation marque un tournant prodigieux. S'implanter, c'est du même coup explorer et exploiter. Déboiser pour semer et faire paître. Début du village, de l'outil élaboré, naissance des artisanats. On pourrait considérer, avec l'auteur cité en exergue, que c'était le temps où l'homme s'est plié aux contraintes de la nature, a composé avec les variations du relief et des climats – on ne plante pas de maïs au désert ni des fraises des bois au pôle –, s'est soumis au dehors.

Le développement rapide et saisissant des machines le fait entrer dans le troisième temps. Le disciple se veut maître. Le relief rebelle est aplani, les résistances naturelles levées. Rapporté au régime des eaux, cela donne des travaux gigantesques à la faveur desquels le savoir-faire technique, les besoins de l'homme priment, et de loin, sur le donné naturel. Emprise sur le dehors, suprématie de la volonté, affirmation de puissance. Au fond, il n'y a que peu de temps – cinquante à septante ans – que nous nous sommes avisés, dans nos pays du moins, que l'eau absolument domptée n'est pas la panacée. Canaliser, assécher, engraisser les sols jusqu'à la gueule, définir le tracé des fleuves comme on a conçu les avenues new-yorkaises, cela peut produire des effets collatéraux redoutables : faune et flore lourdement touchées, eaux peu apéritives quand elles ne sont pas toxiques.

Le moment est donc venu de revoir notre copie, d'infléchir notre modèle technologique longtemps jugé indépassable et de faire retour, entre autres, au temps de l'eau. Ou au temps des autres. Ou au temps de l'eau pour les autres, c'est-à-dire pour tous. Car enfin, l'eau vient du ciel, où elle retourne pour recommencer son cycle, sans que le ciel s'en dise propriétaire.

Pour se convaincre de cette nécessité et rendre à l'eau sa composition chimique équilibrée, on tracera trois pistes : la cognitive, la politique, l'expérimentale. Apprendre, agir, éprouver.

Primo, former, enseigner les sciences du vivant et, parallèlement, dire et redire cette évidence selon laquelle l'eau que nous salissons nous salit nous-mêmes en retour. Jean Rostand nous mettait déjà en garde à ce sujet il y a trois quarts de siècle. Miser encore et toujours sur le transfert de la connaissance du vivant au souci de sa préservation.

Tout homme politique qui se respecte, dans nos démocraties, dira que le sens de son engagement c'est le bien de tous et qu'il s'est engagé en politique pour passer de l'idée à l'action. Mais lorsqu'au nom de la liberté de commercer on laisse un marché glouton faire main basse sur des réserves d'eau qui viennent du coup à manquer aux êtres humains et les mers devenir un dangereux concentré de saletés issues de la pétrochimie, on se dit que le bien de tous pourrait être mieux défendu. Dans la notion de « vivre ensemble » dont nos édiles se disent si préoccupés, c'est le sens du terme « ensemble » qu'il convient d'élargir en y incluant la prise en compte de cela même qui nous fait vivre : terre, air et eau. Pour ce faire, double virage. Changer d'ère, passer du tout économique au retour à la politique comme vecteur de nos actions et remanier le personnel politique, précisément, une large partie de l'actuel vivant, dirait-on, avec des schémas de pensée qui, au regard des actions pressantes à mener, semblent avoir fait leur temps.

Enfin éprouver l'eau dans ses états – couleurs, humeurs, rythmes – entrer par le contact ou la rêverie dans sa stupéfiante et irremplaçable diversité. Elle berce, caresse, assaille. Déferle et jaillit. Sculpte et corrode. Murmure, chante, gronde, et comme un ours furibard, vocifère. Purifie, arrose, nourrit. Porte, emporte, déporte. Vaut mine de sel et recèle des trésors. Trouble et reflète. Sépare et relie. Altère et désaltère... Comme nos vies, s'écoule, tout simplement. Qui dit mieux ?

Une image pour terminer. Île vendéenne. Soleil de février, marée montante, fin de matinée. Les vagues échouent en douceur et là, à la jonction de l'eau et du sable, sur cette frange d'écume, galopent dans un sens puis dans l'autre une théorie de bécasseaux sanderling : c'est l'heure du repas, qu'ils dénichent, on ne sait comment, sous la surface du sol, comme on goûterait un vin à l'aveugle. Ballet ordonné selon la ligne droite, belle ordonnance heureusement suspendue par quelques mouvements dissidents. Magie de l'air, de l'oiseau et de l'eau !



Photographie Laurent Guiraud

Faut-il qu'il m'en souviennne*

Le temps de l'eau : est-il question du sens donné en allemand par *die Zeit*, le déploiement chronologique, ou est-ce celui que *das Wetter* propose, en rapport avec les conditions atmosphériques ? La question nous invite spontanément à constater qu'en anglais comme en allemand deux mots sont utilisés, tandis qu'en italien ou en français un seul terme est employé.

SERGE ARNAULD

Das *Wetter* : la météorologie annonce la pluie et prédit sa durée sous réserve. Nous acceptons sans maudire ses imprécisions car nous aimons cultiver l'incertitude en différents domaines.

Die Zeit : les mythes aquatiques de l'humanité nous racontent la construction du monde dans le temps et hors du temps. La poésie ou la philosophie antique recourt à des images dans lesquelles l'eau est liée à une conception de la fluidité en rapport avec une perception sensible ou spéculative du *tempus fugit*.

Das Wetter

Je me trouvais naguère à Dacca, la capitale du Bangladesh, enfermé dans la minuscule chambre d'un modeste hôtel, une large fenêtre grillagée donnant sur la rue. Ma compagne aimant faire route avec moi partageait cette piaule, tandis que la mousson, en cette saison, devenait violente au point que cet enfermement me paraissait définitif.

Prisonnier à jamais du mauvais temps, je maugréais en versant intérieurement quelques larmes comme aurait pu le faire un crocodile en peluche par le talent ventriloque d'un petit gâté d'Albion espérant recevoir à Noël un lion des Indes, un vrai, et non pas un animal

de compagnie nageant dans ses cauchemars vaseux.

L'eau du ciel riait d'un si piètre rival, alors que ma compagne subissait mes imprécations passagères en faisant cuire l'eau du thé dont la vapeur donnait à réfléchir sur le temps de l'ébullition. Cette réflexion portait moins sur le degré de la température nécessaire à atteindre ou sur l'oxygène contenue dans l'eau que sur l'identification entre le tourisme et le colonialisme.

Le visiteur devait être réconforté par le *five o'clock tea*, boisson culte du « Joyau de la Couronne » ; le voyageur avait la nostalgie de la mère patrie comme jadis eût pu l'éprouver l'officier du Raj britannique.

L'incessante pluie conjuguée au rite victorien quasi universel du Darjeeling blend assombrissait puis adoucissait mon horizon intérieur. À l'abri derrière le grillage de la fenêtre, j'observais la masse humaine trempée, à demi nue. Je ne mesurais nullement l'écart qu'il y avait à opposer ma misère momentanée à celle des autochtones dont les champs de riz étaient ravagés par les rivières débordantes, ainsi que par les dangers courus quand le golfe du Bengale donne de la voix : à l'heure des typhons... quand le sol s'effondre à vue d'œil.

J'avais admiré de près les beautés des sanctuaires où se rassemblent les shivaïtes s'adonnant à leurs rituels usuels dans de larges bassins. Mais lorsque Kali¹ en personne soufflait sur

terre en dansant sur le corps de Shiva, semant la mort et la désolation (avant que la régénération ne s'opère grâce à eux), je n'avais qu'une obsession : *scappare, scappare, scappare*, retourner... *au beau pays que mon cœur aime*.

Lorsque je me remémore maintenant cette situation si inconfortable pour un individu gâté par son sort, je songe au précédent numéro du *Journal des Bains* consacré à la musique de l'eau. Et voici que deux chansons s'incrument dans mon ouïe. De Gilbert Bécaud je me chante à moi-même l'air : *Le jour où la pluie viendra, nous serons, toi et moi, les plus riches du monde, les plus riches du monde...* De Georges Brassens, j'entends et comprends ce chant de l'échange : *un petit coin de parapluie contre un coin de paradis...* Qu'il était grand d'héroïsme domestique, ce petit coin ! Quant à nos richesses...

Musique et temps, musique et eau, ce sont les accents des poètes et les accords des philosophes qui nous retiennent à présent.

Die Zeit

La terre entière flotte sur l'eau comme un bateau jouet d'enfant, prétend le penseur présocratique² qui faisait de l'élément liquide le principe primordial de la vie, tandis que l'inventeur du mot surréalisme³ considère le temps en observant le chemin de l'eau comme un écoulement permanent assurant dans la disparition une pérennité des amours : *Vienne la nuit sonne l'heure Les jours s'en vont je demeure**.

Si, flottant sur l'eau comme une île, la terre est surplombée par les nuages, n'est-elle pas comparable à l'embryon, puis au fœtus, qui vivent et croissent dans cet élément ? Lorsqu'il sera disposé à quitter le liquide amniotique et qu'il sera enjoint par des hormones maternelles à le faire, l'enfant prêt à naître verra sa maison exploser, la poche des eaux se rompre... alors le temps sera venu pour la mère de connaître ce qui se nomme étonnement encore « le travail », assorti à la douleur, s'apaisant en principe dans un bonheur promis.

Une telle représentation des événements, cataclysme naturel de la vie, ne nous invite-t-elle pas à dissenter sur la climatologie, à visualiser une nouvelle émergence, à déceler le mouvement même de l'origine dans un cri de nouveau-né ?

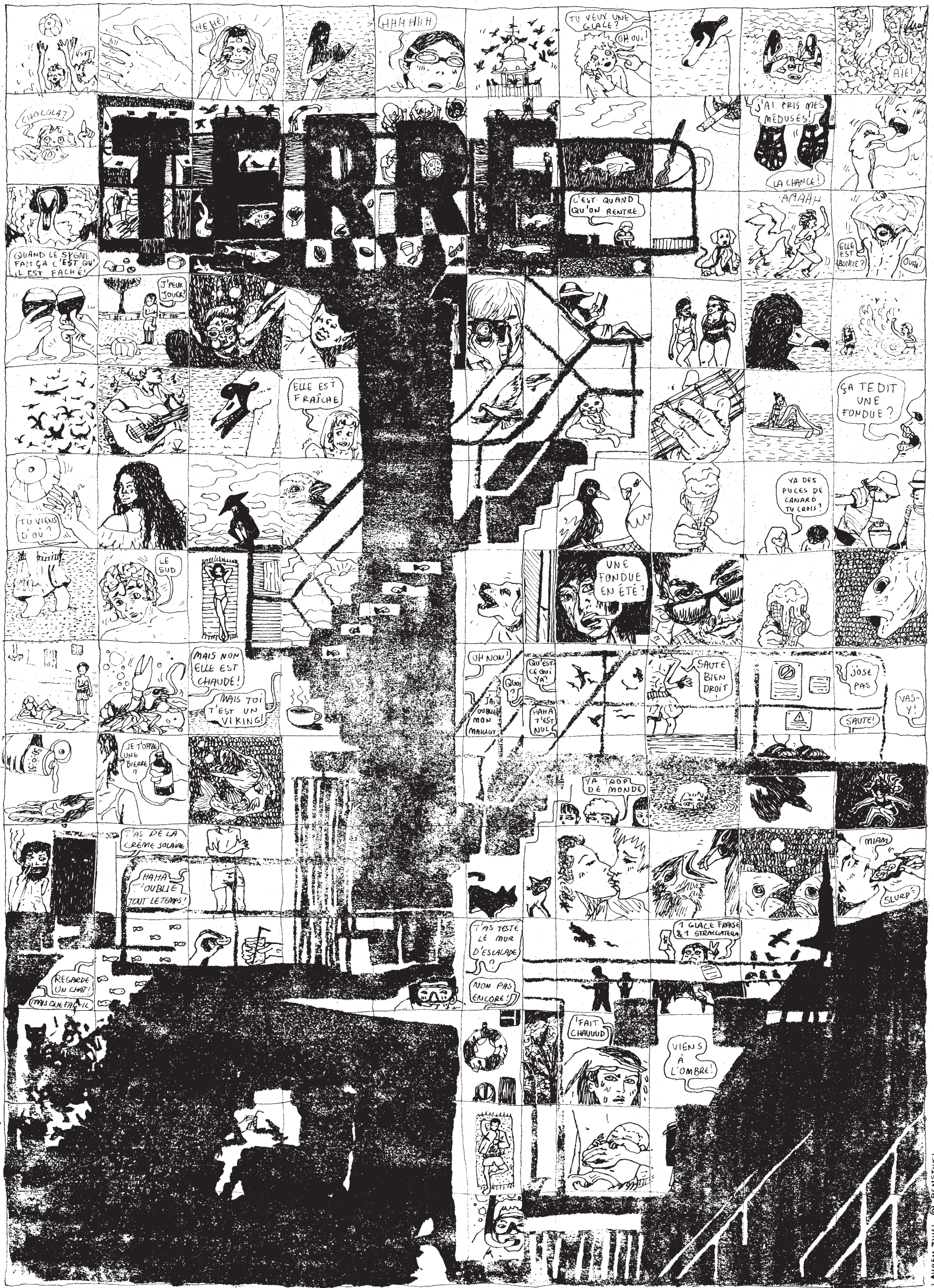
Qu'est-ce qui suit parfois après l'orage ? L'arc-en-ciel ! *La joie venait toujours après la peine**. C'est le spectre de lumière révélé lorsque le soleil brille pendant la pluie. Peut-être avons-nous le désir d'être aspiré par cet ensemble de couleurs, d'y naître et de s'y perdre, absorbés par l'incertitude, tel un consentement joyeux à la finitude ?

* Guillaume Apollinaire, *Alcools*, poèmes (1898-1913).

¹ Jeshoreshwari Kali Temple à Ishwaripur.

² Thalès.

³ Apollinaire.



LAUREN THIEL @ PENSTHEL

LAUREN THIEL

Lauren Thiel, brillamment diplômée en juin 2020 de l'École supérieure de bande dessinée et d'illustration du CFP Arts, nous propose une multitude d'instant de vie des Bains des Pâquis. C'était le monde d'avant, gorgé de bonheur, d'insouciance et de sérénité. C'est le monde que nous souhaitons progressivement retrouver, empli de joie, de tendresse, et d'un bien-être renouvelé. Bel été à toutes et à tous! Frédéric Ottesen, directeur CFP Arts

À quoi sert un souvenir qu'on est seul à avoir

À l'heure des repas on hisse Bébé dans sa petite chaise d'arbitre de tennis, on le met à niveau. Les fêtes d'adultes lui coupent la faim. La tarentule est là, dans un pli du plafond. Personne ne la voit que lui. Ils communient par les vibrations du lustre. Dans la purée de pommes de terre Bébé trace des signes avec le bâton de sa sucette aux fruits de la passion. Tout ce que Bébé élabore peut bien rester lettre morte : il ne lâchera jamais le témoin.

JEAN-LUC BABEL

C'est une villa comme on en construisait à la Belle Époque et comme on n'en construit plus : de style mauresque. Nos grains de beauté ne sont que des verrues déguisées.

Tunis, 1943. À genoux devant le bassin de l'atrium je m'obstine à élucider le mystère du bâton qui se casse dès qu'on le plonge dans un liquide. Soudain une ample ombre verdâtre vient obscurcir la surface de l'eau. Gerd von Aa, le haut officier allemand cantonné chez nous, se dresse derrière moi de toute sa taille, qui est grande. Sur un ton de commandement qu'il s'efforce d'adoucir, avec même quelques notes comiques voulues, il se mêle de ce qui me regarde.

Il m'aime bien.

Il optimise.

Il moralise.

« Tu devrais faire le contraire, mon jeune ami : plonger un bâton tordu pour que l'eau le redresse. »

Féru de philosophie et de la plus exquise poésie extrême-orientale, il aime, en martelant, répéter le célèbre précepte : « Une libellule, ôte-lui les ailes : un haricot. Un haricot, mets-lui des ailes : une libellule. »

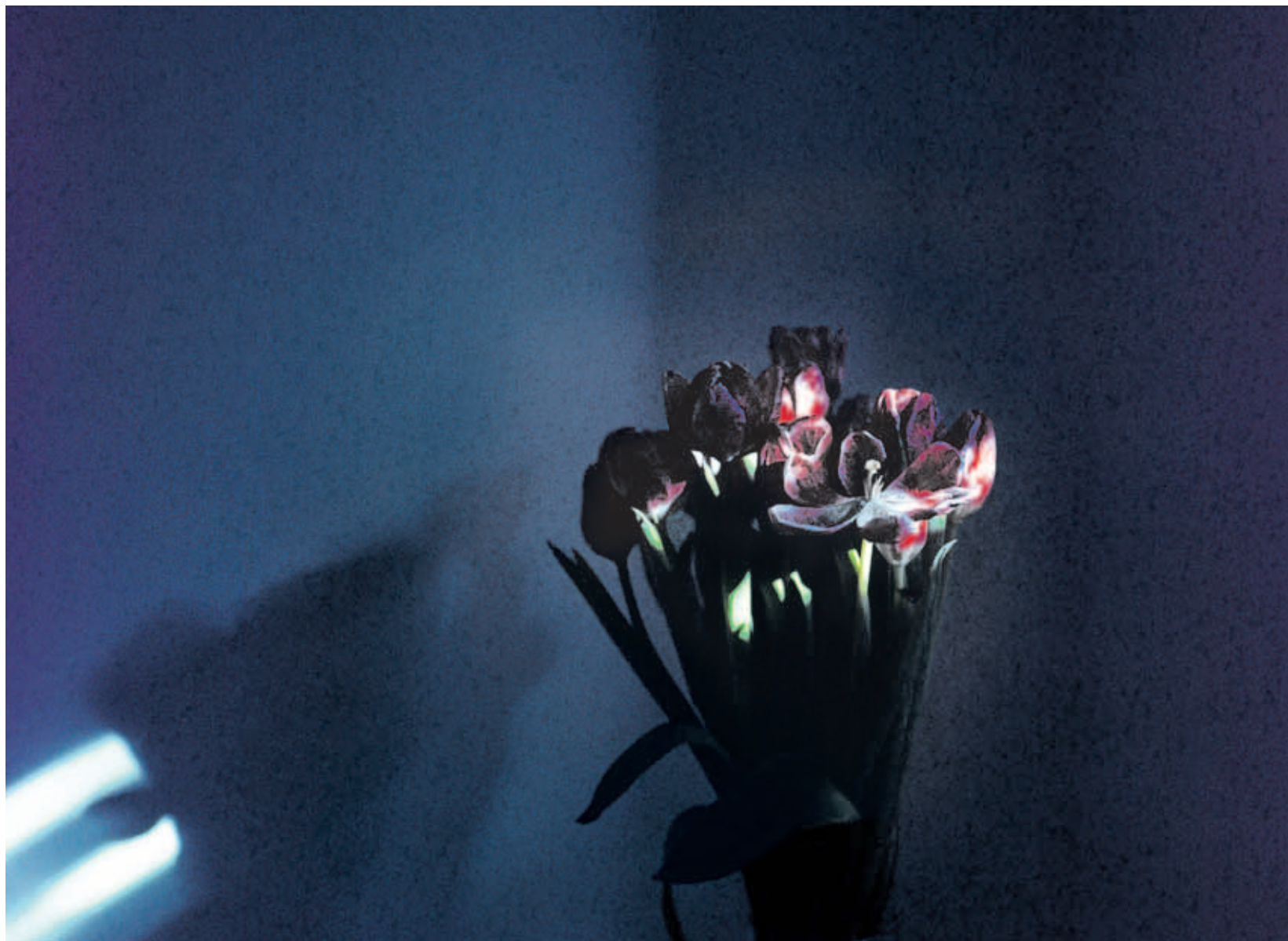
Il me soulève à bout de bras. Nous sommes face contre face. Ses yeux bleus sont embrumés, puis se couvrent de gouttelettes. Il est muet tout à coup. Il me serre à m'étouffer. Je ne comprends qu'une chose : l'heure est grave. Il doit partir, les Américains sont aux portes de Tunis. (À leur fâcheuse habitude ils démoliront la moitié de la ville pour investir l'aéroport.) En gage d'amitié éternelle, il m'a apporté un jouet qu'il a, dit-il, fabriqué exprès pour moi. C'est un petit bateau de bois avec son mâât unique au minuscule drapeau rigide, censé flotter. La voilure est de vraie toile. Une figure de proue : Neptune, son trident. Dans la barbe du dieu sont pris des poissons d'or. « Des poissons chantants » précise le général, et il me fait signe d'approcher l'oreille. Dans mon dos, d'une grosse voix de pirate, il se met alors à chanter :

Une lampée d'ouzo

Et cap sur Lampedusa !

Il pose le joujou sur l'eau, le propulse d'une pichenette en feignant de souffler à pleines joues pour plus de réalisme. Le bateau n'a pas de nom. À moi d'en inventer un, de l'écrire sur la coque en m'appliquant. « Le Siegfried, sûrement, ferait plaisir au généreux donateur » suggère ma mère avec une grimace.

Le général von Aa nous a été imposé par l'occupant, au grand mécontentement de mon père qui l'évite au maximum, essayant malgré tout de garder les dehors de la bonne éducation. La cohabitation, d'abord compliquée, s'est banalisée. Chacun a fini par trouver ses marques. Mon père compte sur ma mère et moi (enfant unique) pour garder la distance. Il en appelle à notre dignité, à notre réputation, au



PHOTOGRAPHIE EDEN LEVI AM

respect des aïeux républicains de 70 et de 14. Il craint les ragots du voisinage et s'assure que le jardinier arabe ne comprend pas un mot de français.

Il détesta immédiatement le petit bateau. À l'entendre, ma naïveté battait les records. Ce prétendu cadeau d'adieu, le général l'avait de toute évidence confisqué à un prisonnier habile bricoleur. Ou alors, soit, admettons : il l'avait sculpté lui-même dans la jambe de bois d'un vieux loup de mer mort sous la torture.

Ma mère ne semblait pas complètement insensible au charme ondoyant du grand blond, comme elle l'appelait en aparté avec, entre les dents jointes, une espèce de jubilation rentrée.

Certains soirs, à l'improviste, Gerd s'invitait à notre table. Mon père, son potage pas plus tôt avalé, prétextant un travail urgent, décampait après avoir ostensiblement replié sa serviette. Je n'ai rien dit de son métier : il faisait commerce d'oiseaux rares. Avec la guerre, on l'imagine, les affaires périlliciaient. Les deux hommes rivalisaient de courbettes, courtoises chez l'un, narquoises chez l'autre. L'Allemand se croyait au Ritz. Il ne repliait pas sa serviette. Tant qu'il ne montait pas se coucher, ma mère et moi restions au salon avec lui, par politesse, par curiosité, un peu par crainte. Le général, sans desserrer son col, demandait alors la permis-

sion de s'asseoir au piano et sans attendre une réponse forcément positive, voire obséquieuse, nous saoulait de son Schubert.

Un soir ma mère s'arrangea, je ne sais comment, pour faire tomber le couvercle du clavier sur les doigts du pianiste, puis se confondit en excuses de petite sainte. Le général n'y entendit pas malice. Il se montra stoïque. On ne le revit pas de la semaine. Il revint avec deux attelles au médius gauche et la plupart des doigts rouges. La droite semblait indemne.

Le jour de son départ, c'est riant et comme pour dissiper sa tristesse et tout malentendu qu'il évoqua l'incident du Pleyel et de la main écrasée. L'épreuve avait été profitable.

« Ce soir-là j'ai su, chère Madame, en levant mes doigts et en les agitant pour que la brise marine en soulageât la douleur, à quoi ressemble le bruit d'une seule main qui applaudit : au son, nettement découpé sur le silence, d'une flûte de Pan tombant par temps plat d'un de ces merveilleux dirigeables du comte von Zeppelin. Mon génial compatriote. »

Il était resté zen jusqu'au bout. Il claqua les talons et disparut sans se retourner.

Nous n'avons jamais eu de nouvelles. Il est mort en Normandie... En Russie dans le ventre d'un cheval mourant où il était entré pour se réchauffer... Il participa au fameux complot. On l'a décapité à la hache, lui et toute sa fa-

mille... Dans le bunker berlinois, fidèle d'entre les fidèles, il tuait le temps en brochant au point de croix des haïkus sur des coussins qu'il offrait aux fillettes innombrables du docteur Goebbels...

Je vis aujourd'hui en Provence, seul survivant de la famille qui, ruinée, se rapatria en 1950. Soixante-dix ans ont passé. Tout à l'heure, en passant le chiffon, j'ai fait tomber le petit bateau du rayon de bibliothèque où il continuait son voyage immobile. En recollant le gouvernail, j'ai aperçu le poinçon à tête de lutin d'une célèbre fabrique de jouets de la Forêt-Noire. Cette marque au feu m'avait échappé jusqu'alors.

Le grand blond avait menti. C'est un sentiment étrange et doux d'éprouver un chagrin d'enfant à 80 ans passés.

Ce soir, malgré tout un peu vexé, le naïf est sorti sur la terrasse qui domine la Durance. La lune pleine ressemblait à cette photographie cent fois embrassée qu'on retrouve sur les soldats dans une boîte en fer qui n'a pas su arrêter la balle au cœur.

C'est le même cher visage.

C'est le même gris.

En offrande au néant je soufflerai des bulles de savon. Un million de bulles à raison de mille par jour. Et à la chaîne, sans qu'aucune échappe, sans qu'aucune éclate.



DESSIN GUY MÉRAT

Au fil du fleuve

Nous n'étions pas bien riches en ce temps-là. Et pourtant, je crois n'avoir jamais été si heureux que lorsque nous dormions au bord du fleuve, comme des romanichels.

PHILIPPE CONSTANTIN

C'étaient là nos vacances de gosses. Les autres gamins du quartier nous parlaient d'émeraudes, d'azurs ou d'Italie, de plages de rêve bordées de pins, de calanques méditerranéennes ou atlantiques. Eux étaient les enfants de l'émigration. Portugal, Espagne, Sicile. Toutes les économies de leurs parents passaient dans ce retour au pays durant le mois d'août, quand les chantiers s'arrêtaient. Nous ne pouvions malheureusement nous le permettre. Aussi, les jours de semaine, descendions-nous à pied sur les rives du Rhône pour y prendre nos quartiers, le temps de quelques heures. Les week-ends d'été, l'aventure nous guettait de bonne heure. Tôt le matin, nos excursions nous poussaient un peu plus loin, vers d'autres cours d'eau aux consonances plus sauvages et nous y installions pour une courte nuit un camping de fortune.

Nous y écoutions passer le fil du temps et de notre jeunesse. Mais plus que tout, nous y retrouvions l'histoire de nos pères et de nos ancêtres.

Toute une épopée défilait devant nos yeux d'enfants. Le récit magique d'une vie marginale, avec ses instants de grandeur et ses débâcles, avec ses heures de gloire à tou-

cher un roi ou un dieu, jusqu'à la misère d'aujourd'hui.

Nous voyions descendre du glacier les vies de ces personnages héroïques que nous contait notre père. Nous n'avions besoin de rien de plus pour nous comporter en de petits et vaillants soldats, mon frère et moi. À la rentrée, nous serions plus grands et plus forts que tous nos camarades de classe.

Le feu expirait parfois une fumée plus lourde que l'air. Nous pensions créer des nuages mais n'inventions de fait qu'une brume épaisse, rampante, qui glissait sur la surface de l'eau, jusqu'à Marseille peut-être, voire vers les côtes barbaresques ou les Amériques.

Nos connaissances en géographie n'allaient quoi qu'il en soit pas si loin. Elles restaient celles d'enfants de la cité. Si le monde nous paraissait vaste et infini, il s'arrêtait cependant à nos portes. La télévision nous le prouvait bien par ailleurs. En dehors de notre cité, colorée et joyeuse, vivante, tout ne se déclinait qu'en des variations tristes de noir, de gris et de blanc. Récifs coralliens, jardins suspendus, villes exotiques comme Bombay, Bamako ou New York, rien ne respirait la joie de nos rives enivrées de mille et une couleurs. Là, la guerre semblait ne jamais pouvoir nous atteindre et nos chamaillades d'enfants ne ressemblaient qu'à de microcholines escarmouches.

Parfois, nous voyions des truites remonter à contre-courant le cours du temps et nous nous interrogeons en quelle année elles finiraient leur course. Pour sûr, en l'an zéro au maximum, tout là-haut dans la montagne, à la source même de la vie.

Mais le bord du fleuve était aussi pour nous un lieu sacré et un lieu de mort. Au fil des années, nous y avions dressé quelques stèles et avions fait sous un saule pleureur le cimetière de nos animaux domestiques. Nous y avions enterré deux chats, un lapin, un oiseau et un hamster. Je crois bien qu'avec mon frère nous imaginions qu'un jour, nous aussi, serions ensevelis dans cette terre dédiée à la mémoire des êtres chers et disparus. Jamais, bien sûr, l'idée ne nous effleurait que nous puissions survivre à nos parents.

«Tenez les enfants regardez, disait le père, voilà l'oncle Auguste qui passe», et le père pointait sous nos yeux l'ombre d'une carpe. Il nous parlait alors d'un empereur un peu fou, un peu clown. Passait un gardon et il s'inclinait, plein de respect, «regardez les enfants, notre trisaïeul qui a fait la campagne de Russie». Et de nous donner un cours d'histoire sur Napoléon, qu'il haïssait par ailleurs avec son habituelle bonhomie.

Et puis il y avait les épinoches qui nous faisaient rejoindre les preux chevaliers et leurs montures toutes caparaçonnées d'argent, une

lointaine parentèle qui défendait veuves et orphelins et s'amourachait d'une donzelle de haut lignage. À notre question de savoir ce qu'était un orphelin, le père était allé frayer dans la vase pour noyer le poisson et taire sa maladie et sa toux chronique.

Il préférait alors siffler un banc de civelles en route vers les Sargasses pour nous conter leur voyage et celui d'Hannibal et ses éléphants par-dessus les Alpes.

Ainsi allaient les vacances. Elles valaient bien plus que n'importe quel manuel scolaire. Chaque anecdote était nôtre et participait à l'histoire familiale. Je n'ai jamais douté que tout cela fût vrai. Car mon père évoquait aussi parfois la déchéance du temps qui passe. Il suffisait d'un vieux bout de bois mort à la dérive pour qu'il parle de la guerre et de la fuite, avec son lot de misères et de fortune égarée. Il avait été, bien malgré lui, à la charnière d'une noblesse en déshérence et d'un prolétariat forcé.

Tout cela nous importait peu finalement. Nous avions l'impression dans ces instants-là, avec mon frère, d'être les rois d'un Paraclet qui n'appartenait qu'à nous, juste là, au bord du Rhône, au pied de la cité, où peu de temps après nous disperserions les cendres de notre père pour qu'elles rejoignent le grand courant de l'Histoire.

Paquebot fantôme

Puis vient le jour des révélations de l'Apocalypse, où l'on comprend qu'on est maudit, et misérable, et aveugle, et nu et alors, fantôme funeste et dolent, il ne reste qu'à traverser les cauchemars de cette vie en claquant des dents. Jack Kerouac (1922-1969)

MICHEL FÉLIX DE VIDAS

Le *Lyubov Orlova* est un navire d'exploration scientifique de 100m de long, construit en Yougoslavie en 1976 et reconstruit en paquebot de croisière en 2002. Le 27 novembre 2006, il s'échoue sur l'île de la Déception. Il est remis à flot par le brise-glace espagnol *Las Palmas*. En septembre 2010, il est immobilisé dans le port de Saint-Jean de Terre-Neuve pour factures impayées. En 2012, il est vendu à la compagnie Neptune International Shipping qui souhaite le faire démanteler en République dominicaine pour le vendre aux ferrailleurs. Cette enquête détaille par le menu l'histoire de ce bâtiment, devenu un paquebot fantôme qui erre dans les eaux internationales.

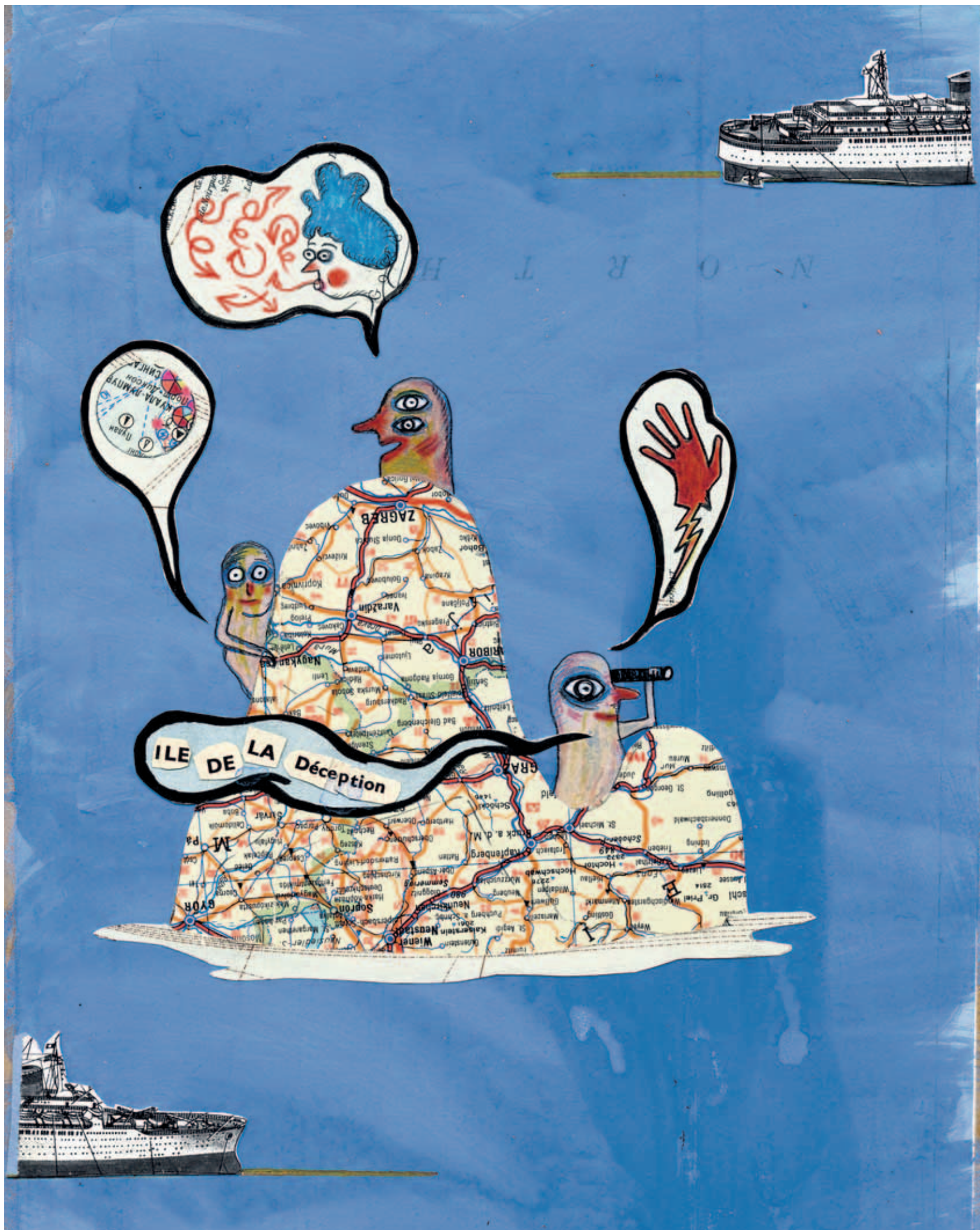
L'effarante odyssee

Le 23 janvier 2013, le navire est tracté et quitte le port de Saint-Jean de Terre-Neuve. Il essuie une tempête après quelques jours de navigation seulement. Le câble de touage se brise et le remorqueur est obligé de rentrer au port, compte tenu de la météo. Six jours plus tard, le 30 janvier, le paquebot à la dérive est récupéré par un bateau de sauvetage de la plateforme pétrolière Hibernia, dont il s'approche dangereusement. Le lendemain, l'épave est confiée à un remorqueur de Transport Canada, l'autorité maritime canadienne. Le câble se serait rompu vingt minutes après avoir été récupéré par les garde-côtes canadiens, laissant le bateau à l'abandon dans les eaux internationales. Depuis, tout le monde a perdu sa trace, et Transport Canada dit ne plus être responsable de son sort depuis qu'il a quitté les eaux territoriales. Il est ensuite retrouvé à deux reprises, les 4 et 20 février 2013. Le 23 février 2013 à 0 h 49, sa balise de détresse s'active. Les autorités canadiennes pensent que le navire a coulé, pourtant il refait surface le 12 mars 2013 au milieu de l'océan Atlantique Nord. La NGA (National Geospatial-Intelligence Agency), l'agence des États-Unis en charge du repérage et de la localisation par satellite pour la sécurité nationale, utilise son œil de lynx à bon escient. Elle donnera régulièrement la position du bâtiment sous la forme d'un « Avis aux navigateurs », qu'elle diffuse. La dernière en date situe le paquebot à 970 milles de la pointe sud-ouest de l'Irlande. Puis le bâtiment est à nouveau signalé le 23 janvier 2014, dans les eaux du Royaume-Uni. Toutefois l'information a été démentie par les garde-côtes irlandais.

Un vaisseau fantôme

Trois ans plus tard, en 2017, le squelette démembré d'un navire de grande taille, enfoui sous le sable d'une plage californienne, est photographié par un satellite américain.

Le 19 novembre 2017, Charlotte Ikonen publie un reportage dans le *Daily Star* pour émettre des doutes sur le passage du paquebot de l'Atlantique au Pacifique par le canal de Panama ou le Cap Horn sans que cela n'alerte les garde-côtes, ce qui paraît invraisemblable. Le mystère du navire fantôme s'épaissit. Aujourd'hui, le bateau serait rempli de rats affamés « qui ont dû commencer à se dévorer entre eux pour survivre », s'est inquiété le chasseur d'épaves belge Pim de Rhoades auprès du tabloïd *The Sun*. C'est donc un bâtiment infesté de rats cannibales qui est maintenant à la dérive depuis des années. Malgré tous les satellites d'observation, personne ne sait ce qu'est devenu le navire sans équipage, sans balise GPS, sans feu de position, dont le nom s'ajoute à la longue liste des légendes de la mer. Un responsable du Ministère canadien des transports indique à l'Agence France-Presse n'avoir



COLLAGE MIRIAM KERCHENBAUM

« aucune information » sur l'endroit où se trouve ce paquebot. Depuis, l'imagination s'emballe. Toutes les suppositions sont permises. Des chasseurs d'épaves concentrent leurs efforts sur les côtes irlandaises, écossaises et anglaises. À la clé, une coquette somme : 600 000 livres sterling de récompense provenant des assurances. Les experts britanniques pensent que le navire est toujours à flot. Toutefois, la thèse d'un naufrage dû à une tempête ou à une collision avec un iceberg fait son chemin. Chris Reynolds, chef des garde-côtes irlandais, n'écarte pas l'hypothèse que l'épave ait pu couler. Dans le quotidien *Irish Independent*, il assure que les autorités britanniques, norvégiennes et islandaises en seraient convaincues. « Il y a de très violents orages sur l'Atlantique, capables de

submerger un transatlantique », explique-t-il. Quant à la présence de rats devenus géants sur le bateau, elle ne fait pas débat. Le paquebot ayant été abandonné dans le port de Saint-Jean de Terre-Neuve en 2010, il a certainement attiré les rongeurs, à la recherche de denrées alimentaires. Cependant, un élément intrigue : aucun signe de naufrage, ni chaloupe, ni bouée abandonnée. Pour la très sérieuse association française « Robin des Bois », le *Lyubov Orlova* fait partie « des légendes promises à la postérité ».

Épilogue

Pour mettre à jour mes connaissances sur ce mystère, j'ai contacté les garde-côtes irlandais : « Pas de nouvelles informations ». Mais aussi d'Angleterre et d'Écosse : « Pas de nouvelles

informations ». Selon Bernard Jegou, journaliste à *Ouest-France*, « ce navire, déjà à l'état d'épave, a coulé dans l'Atlantique Nord alors qu'il était en remorque ». La réponse des garde-côtes norvégiens : « Pas de nouvelles informations ». Grégory Cloutier, conseiller au secrétariat à la stratégie maritime du Ministère des transports du Québec, me répond par courriel (9.9.2019) : « Selon mes recherches, ce bateau ne serait plus dans les eaux canadiennes ». Enfin Christina Hunt, agente de sûreté des garde-côtes canadiens d'Halifax (2.10.2019), « le navire a probablement coulé ». À l'évidence, toutes les administrations maritimes sont au courant de l'existence de ce paquebot, mais aucune ne sait où il se trouve, ni s'il a coulé. La parfaite définition d'un vaisseau fantôme.

La couleur des jours

journal d'auteurs
d'ici et d'ailleurs



offrez un
abonnement

45 francs pour 8 numéros (2 ans)

sommaires sur www.lacouleurdesjours.ch

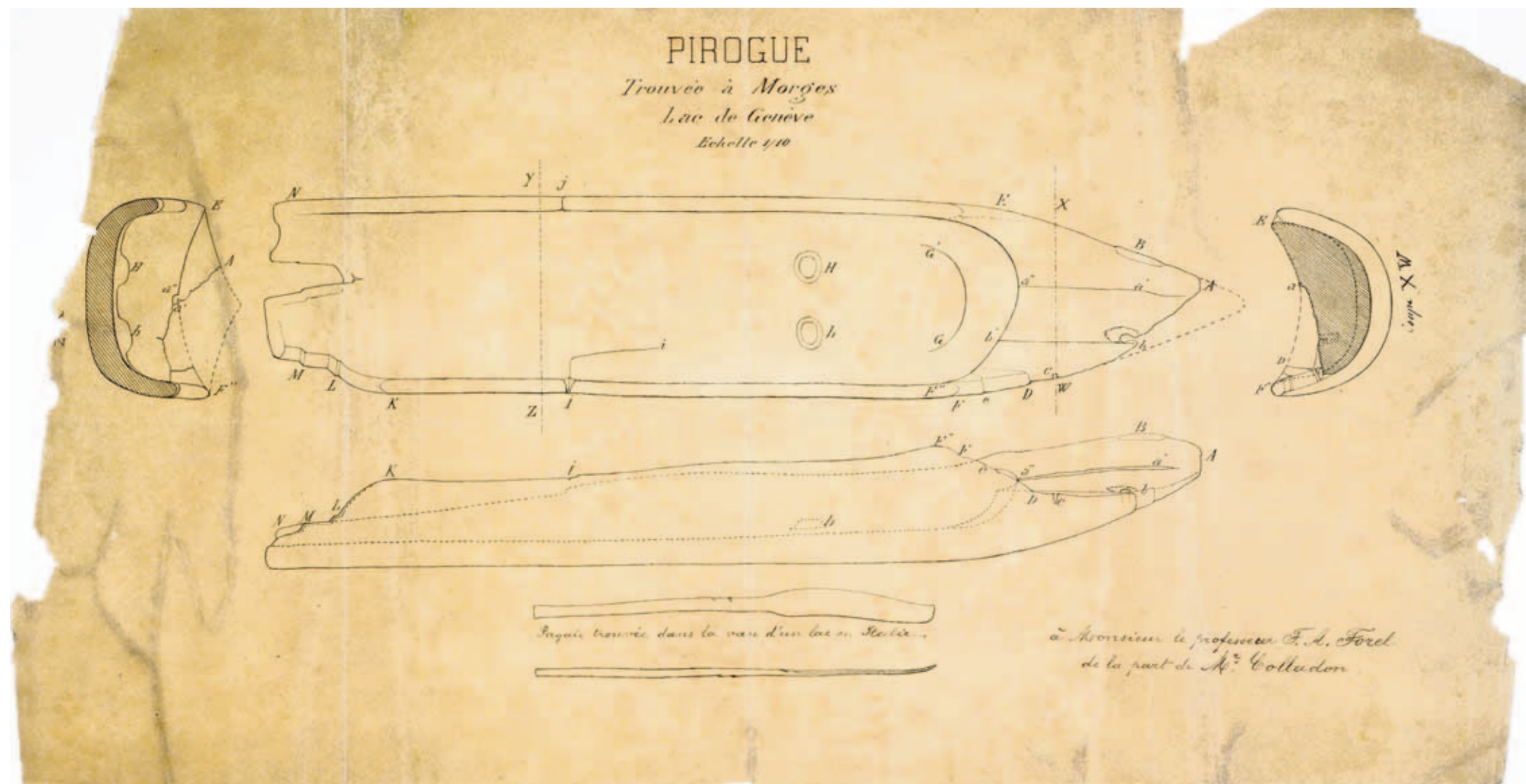


fsmo.ch

Secours aux orphelins et aux enfants d'invalides



Une fois encore, Lionel Gauthier et Philippe Constantin croisent la plume pour vous narrer des vérités historiques, agrémentées, comme il se doit, de quelques pirouettes langagières



Relevé de la pirogue de Morges réalisé par Jean-Daniel Colladon et envoyé à François-Alphonse Forel, publié par Pierre Crotti et Lionel Pernet dans *Archéologie vaudoise* (2018), collection du Musée cantonal d'archéologie et d'histoire, Lausanne.

La vraie histoire

LIONEL GAUTHIER*

C'est l'histoire d'une brouille intercantonale, d'une dispute valdo-genevoise, d'une fâcherie lémano-lémannique. Tout commence par une découverte archéologique au large de Morges dans le premier quart du XIX^e siècle. Une pirogue monoxyle, c'est-à-dire une embarcation creusée dans un unique tronc de chêne, est retrouvée dans le lac. L'épave préhistorique suscite la curiosité de quelques jeunes gens qui, en 1823, tentent de l'émerger. L'opération se déroule mal et la pirogue se casse en deux. Tandis qu'une moitié reste sous l'eau, l'autre est abandonnée sur le rivage où elle se désagrège rapidement.

Consternés par l'issue calamiteuse de cette fouille sauvage et conscients de la valeur historique des vestiges indemnes, les Morgiens décident de protéger leur trésor « contre la rapacité des archéologues » selon les mots du savant François-Alphonse Forel. D'autant que le conservateur du Musée des antiquités à Lausanne, Frédéric Troyon, tout comme son successeur Arnold Morel-Fatio, considère que le lac est le meilleur emplacement pour la conservation de la pirogue.

Pendant plus de cinquante ans, les chasseurs de trésors sont tenus à distance. En 1877, un témoin raconte par exemple dans la *Gazette de Lausanne* que, quelques années plus tôt, des Morgiens ont dû s'interposer pour empêcher un archéologue genevois de dérober leur célèbre antiquité.

Mais le 7 novembre 1877, aucune résistance n'est opposée aux lacustres, comprenez des chercheurs d'antiquités lacustres, qui extraient la moitié encore immergée de la pirogue avant de la ramener à Genève à bord du bateau à

vapeur *Cygne*. Arrivés à destination, ceux que les journaux vaudois ne tardent pas à surnommer les « pirates genevois » s'empresent de vendre la pirogue au Musée de Genève, où le conservateur la place dans une cuve doublée en zinc et remplie d'eau pour éviter qu'elle ne se détériore.

Immédiatement averti, le Conseil d'État vaudois informe les autorités genevoises que la pirogue a été volée, demande sa restitution, et exige l'incarcération des lacustres. Côté genevois, l'analyse est pour le moins différente. Un commentateur cité par le *Journal de Genève* explique que « les coupables ont rendu un service à la science, et qu'ils sont plutôt des sauveteurs que des larrons ». Il ajoute, avec la mauvaise foi propre aux vainqueurs illégitimes, que si « les lacustres commettaient un vol, on aurait dû les arrêter sur le champ, en les prenant sur le fait. On a mieux aimé ne pas les gêner dans leur travail, pour en profiter peut-être gratuitement, et qui sait ? réclamer encore des dommages-intérêts pour la peine qu'ils se sont donnée ».

Une enquête est néanmoins diligentée. Deux pêcheurs et un portefaix, un menuisier bernois, le savant Forel et le conservateur du Musée de Genève sont interrogés par la police genevoise. La conclusion de l'enquête est sans appel : la pirogue a bel et bien été volée ; sa restitution au canton de Vaud est inévitable.

Le gouvernement genevois annonce alors à son homologue vaudois que la pirogue lui sera rendue incessamment sous peu. Après quatre mois sans nouvelle du bout du lac, les Vaudois se rappellent au bon souvenir de leurs voisins. Ont-ils reçu une nouvelle promesse ? Une fin de non-recevoir ? Toujours est-il que deux ans plus tard, sans doute impatients de clore ce pénible litige, les voilà qui décident de faire don de la pirogue au Musée de Genève, où elle est aujourd'hui encore exposée. Il faut dire que les Vaudois, alors opposés aux Genevois dans le procès du Léman, avaient suffisamment de griefs contre leurs voisins pour s'encombrer d'une crise diplomatique supplémentaire.

* Conservateur du Musée du Léman et à ce titre détenteur d'une pirogue extraite du lac de Morat (mais cela reste entre Vaudois).

L'histoire vraie

PHILIPPE CONSTANTIN

L'histoire pourra paraître farfelue et, bien qu'ignorée de la plupart des scientifiques, reste cependant tout à fait authentique. De fait, mon arrière-grand-père, célèbre horloger genevois, avait l'étrange et malheureuse faculté de dérégler toutes les montres qu'il portait, qu'elles fussent à gousset ou à bracelet. En quelques heures bien sonnées, le temps commençait à ralentir sur le cadran jusqu'à son arrêt définitif. Il suffisait qu'une autre personne s'empare de la montre pour que celle-ci se remette alors à fonctionner normalement. Au-delà de sa profession et de sa crédibilité auprès de clients exigeants, mon arrière-grand-père y voyait un signe de la mort qui s'approchait sournoisement, prête à le prendre au dernier battement de l'aiguille des secondes.

Ce 7 novembre 1877, les voleurs de la pirogue de Morges ne sont donc pas d'anodins chasseurs de trésors lacustres, prompts à revendre leurs trouvailles à des collectionneurs ou à des musées.

Ceux-ci agissent sous les ordres précis de mon fortuné et néanmoins aïeul horloger. Il tenait en effet d'un de ses frères, voyageur émérite et anthropologue amateur, féru d'ethnologie qui tenait un cabinet de curiosités rue Baratin, que la pirogue de Morges était un objet sacré dont la fonction première était de remonter le temps. Il avait pour ce faire étayé sa théorie d'exemples empruntés aux Incas, aux Égyptiens et autres tribus d'Anatolie, de Papouasie, d'Afrique australe et d'Amazonie.

Ainsi s'organisa l'expédition. On envoya quelques sbires dans le canton de Vaud qui réalisèrent, moyennant une belle somme d'argent, ce glorieux forfait. Le lendemain, la pirogue trônait sur un tapis de Perse, dégoulinante de vase, au milieu du bureau de mon arrière-grand-père.



Dessin Guy Mérant

Celui-ci s'installa dans le creux du bois, portant dans chaque poche et sur ses poignets des dizaines de montres.

Las, avant midi déjà, toutes ses breloques tiraient triste mine et menaçaient d'un ultime et fatal infarctus.

Ses fonds de pantalon détremés, et puant, sa redingote ébréchée, il convoqua le conservateur du Musée d'art et d'histoire pour lui faire don de cet objet, sans jamais mentionner comment il avait été, pour quelques heures à peine, en sa possession.

Dans ma mémoire, cet arrière-grand-père est décédé à un âge canonique, puisque je me souviens qu'enfant encore, il me faisait sauter sur ses genoux. Jamais je ne l'ai vu avec une montre ni n'ai entendu chez lui la moindre horloge. C'est avec nostalgie cependant que je retourne parfois au musée pour y contempler la pirogue, qui sans lui serait sans doute aujourd'hui perdue ou exposée dans un musée loin de notre histoire familiale qui, si souvent et sans le vouloir, a tant fait pour la science.

Le Musée du Léman confie ses fenêtres à Exem



Anna de Noailles (1876-1933) poétesse

Anna de Noailles aimait tellement le Léman qu'elle souhaitait que son cœur repose sur ses rives. « Peut-être a-t-on mis là comme je le souhaite / Mon cœur qui doit tout à ses lieux / À ces rives, ces prés, ces azurs qui m'ont faite / Une humaine pareille aux dieux ». Après sa mort, son corps fut enterré à Paris, et son cœur au cimetière de Publier, à 4 kilomètres de la villa Bassaraba à Amphion, où elle séjourna régulièrement pendant toute sa vie. Face au lac, à côté de la villa, se tient aujourd'hui encore le jardin votif que ses amis lui ont dédié. Au bout du jardin, un monument en briques rouges (que l'on voit derrière elle) protège une colonne sur laquelle sont gravés ces vers écrits en 1917 : « Étranger qui viendras lorsque je serai morte / Contempler mon lac genevois / Laisse que ma ferveur dès à présent t'exhorte / À bien aimer ce que je vois ».

Charles Ferdinand Ramuz (1878-1947) écrivain

Pour Ramuz, le Léman est essentiel. Il naît et grandit sur ses rives. Il en a la nostalgie pendant ses années à Paris. Il le contemple depuis la fenêtre de sa maison pendant les 17 dernières années de sa vie. Tout naturellement, Ramuz célèbre le Léman dans une grande partie de son œuvre, notamment dans les romans *Vie de Samuel Belet*, *Le garçon savoyard* ou *La beauté sur la terre*. En 1932, il publie l'une des plus belles définitions du Léman : « C'est une toute petite Méditerranée, mais elle est bien à lui, c'est ce qu'on peut dire ; elle est bien du Rhône, elle est toute à lui et toute de lui. L'autre est celle où il se perd ; celle-ci, qui est son œuvre, n'est qu'un moment de son cours ; elle est le lieu de son repos ».

Mary Shelley (1797-1851) écrivaine

Un soir de juin 1816, quatre amis sont réunis dans la villa Diodati près de Genève. Il y a Mary Godwin, son futur mari Percy Shelley, Lord Byron et John Polidori. Pour passer le temps, Byron propose que chacun écrive une histoire de fantômes. C'est ainsi que la future Mary Shelley commence l'écriture de son roman *Frankenstein ou le Prométhée moderne*. Publié en 1818, ce roman est considéré comme un précurseur de la science-fiction. Une partie de son intrigue se déroule sur les rives et les eaux du Léman, ainsi lorsque Victor Frankenstein, désespéré d'avoir créé un monstre, passe de longues heures à naviguer de nuit : « Quand tout était silencieux alentour, quand il ne restait que moi comme créature inquiète au milieu de ce site si beau et si merveilleux [...], j'étais régulièrement tenté de me précipiter dans le lac afin que ses eaux puissent se refermer à jamais sur moi et sur mes malheurs ».

Jean-Jacques Rousseau (1712-1778) écrivain et philosophe

Né à Genève, Jean-Jacques Rousseau aimait particulièrement le Léman. Il le choisit comme cadre pour son roman paru en 1761 *Julie ou la Nouvelle Héloïse* : « Pour placer mes personnages dans un séjour qui leur convint, je passais successivement en revue les plus beaux lieux que j'eusse vus dans mes voyages, mais je ne trouvais point de bocage assez frais, point de paysage assez touchant à mon gré. [...] Il me fallait cependant un lac, et je finis par choisir celui autour duquel mon cœur n'a jamais cessé d'errer ». Ce livre aura un succès phénoménal et attirera de nombreux voyageurs autour du Léman, comme les poètes Lord Byron et Percy Shelley en 1816.

Rodolphe Töpffer (1799-1846) écrivain et dessinateur

Considéré comme l'inventeur de la bande dessinée, Rodolphe Töpffer naît et meurt à Genève. Il est représenté avec l'un de ses personnages sur l'épaule. Il s'agit de Monsieur Vieux Bois, dont le visage ressemble ici à celui d'Exem. Propriétaire d'un pensionnat, Töpffer emmène régulièrement ses élèves faire des excursions de plusieurs jours. Il raconte ensuite les péripéties du voyage dans des textes illustrés qu'il publie. Le récit d'un tour du Léman réalisé en 1841 commence ainsi : « Il s'agit ici d'un tout petit tour, d'un tour du lac, du lac de Genève, charmante et facile excursion que l'on faisait souvent autrefois, que l'on fait plus rarement aujourd'hui, à cause du bateau à vapeur ».

Hergé (1907-1983) auteur de bande dessinée

Après avoir découvert par hasard l'Hôtel de la Plage à Gland en 1947, Hergé revient régulièrement séjourner au bord du Léman. Il s'y repose. Comme il l'écrit à son épouse en 1948 : « Hier, comme dimanche dernier, j'ai passé la journée [...] en slip dès le matin. Canot, bain, dîner, sieste, canot, bain, canot, bain ». Ces séjours lémaniques marquent son œuvre, puisqu'il situe une partie de *L'Affaire Tournesol* au bord du lac. Publié en 1956, cet album est le premier pour lequel il mène des repérages : « il fallait que je trouve l'endroit exact, près de Genève, où une voiture peut quitter la route et tomber dans le lac ». C'est ainsi que le taxi emmenant Tintin et le capitaine Haddock à Nyon finit sa course dans le Léman.

Gustave Courbet (1819-1877) peintre

Pour éviter la prison, Gustave Courbet s'exile en Suisse en 1833 (il a été reconnu coupable de la destruction de la colonne Vendôme à Paris et condamné à payer les frais de sa reconstruction). Il s'installe à La Tour-de-Peilz, où il passe les quatre dernières années de sa vie et réalise quelques tableaux célèbres, comme *Coucher de soleil sur le lac Léman*, *Panorama des Alpes* ou *Le Château de Chillon*. Le Léman l'inspire. Il écrit ainsi au peintre James Whistler : « Je suis ici dans un pays charmant, le plus beau du monde, sur le bord du lac Léman, bordé de montagnes gigantesques. C'est ici que l'espace vous plairait, car [...] il y a la mer et son horizon, c'est mieux qu'à Trouville, à cause du paysage ».

Ferdinand Hodler (1853-1918) peintre

Le Léman occupe une place particulière dans la peinture de Ferdinand Hodler. L'artiste l'a en effet représenté plus de 110 fois depuis Caux, Chexbres, Rivaz, Saint-Prex, Lausanne, Pully, Hermance, Yvoire ou Genève, où il s'installe en 1872. Le plus souvent sujet des tableaux de Hodler, le lac y est parfois un décor, comme dans les œuvres *Le juif errant*, *L'amour* ou *Le désir*. Lorsque Hodler meurt le 19 mai 1918 dans son appartement de Genève, un tableau reste inachevé sur son chevalet. Il s'agit d'une vue du Léman avec le Mont-Blanc en arrière-plan.

Grâce au dessinateur Exem, la façade principale du Musée du Léman a désormais des allures de bande dessinée. Quatre de ses fenêtres ont été transformées en vignettes sans bulle. Le dessinateur y a placé seize célébrités dont la vie ou l'œuvre est liée au Léman.



Elisabeth de Wittelsbach (1837-1898) impératrice d'Autriche

Connue sous le surnom de Sissi, l'impératrice d'Autriche séjourne à Genève en septembre 1898. Le samedi 10, en sortant de l'Hôtel Beau-Rivage, elle est poignardée par l'anarchiste italien Luigi Lucheni. Croyant n'avoir reçu qu'un coup de poing, elle monte sur le bateau à vapeur *Genève* qui part aussitôt. Peu après, elle s'évanouit. Le bateau revient alors à quai et l'impératrice est transportée dans son hôtel où elle décède. Son assassin, condamné à la réclusion à perpétuité, sera retrouvé pendu dans sa cellule en 1910.

Ritchie Blackmore (*1945) guitariste

Guitariste du groupe Deep Purple de 1968 à 1975, puis de 1984 à 1993, Ritchie Blackmore est l'un des auteurs de *Smoke on the water*, l'une des plus célèbres chansons de l'histoire du rock. Sortie en 1972, cette chanson raconte l'incendie du Casino de Montreux le 4 décembre 1971 pendant le concert du musicien Frank Zappa. Le refrain de la chanson rappelle les impressions des témoins, parmi lesquels se trouvaient les membres de Deep Purple, qui virent la fumée de l'incendie planer sur le Léman.

Jean-Luc Godard (*1930) cinéaste

Habitant Rolle depuis plus de quarante ans, Jean-Luc Godard est probablement le cinéaste ayant le plus filmé le Léman. Parmi ses films lémaniques figurent notamment *Le petit soldat* (1963), *Sauve qui peut (la vie)* (1980), *King Lear* (1987), *Nouvelle vague* (1990), *Hélas pour moi* (1993), *Notre musique* (2004), et *Adieu au langage* (2014). On aperçoit à sa droite un morceau de l'affiche de son film *Hélas pour moi* sur laquelle on devine les silhouettes de Laurence Masliah et Gérard Depardieu.

Ella Maillart (1903-1997) écrivaine et voyageuse

Ella Maillart commence sa vie d'aventures sur le Léman. Elle y apprend à naviguer avec son amie Hermine de Saussure et devient rapidement une championne. Elle est ainsi sélectionnée pour représenter la Suisse aux jeux olympiques de Paris en 1924, où elle est la seule femme et la plus jeune des concurrents. Elle se lancera ensuite dans des croisières maritimes et des voyages extraordinaires, tel son périple de 6000 km entre Pékin et Srinagar, en 1935. Dans son livre autobiographique *Croisières et caravanes* publié en 1952, elle rappelle l'importance du Léman dans sa vie: « Je pourrais pour ma part, choisir parmi mes souvenirs d'enfance, tous liés au lac de Genève et aux Alpes, ceux qui expliqueraient ma destinée ».



Auguste Piccard (1884-1962) savant et aventurier

Le 27 mai 1931, Auguste Piccard et son assistant Paul Kipfer sont les premiers à atteindre la stratosphère, lors d'un vol en ballon à 15 780 m d'altitude. Les deux hommes se tenaient dans une cabine sphérique de 2,10 m de diamètre comme celle qui est dessinée ici. En 1944, le dessinateur Hergé s'inspire de Piccard pour créer le personnage du Professeur Tournesol. Après les hauteurs, Piccard s'attaque aux profondeurs. Il invente un sous-marin capable de résister aux conditions des grandes profondeurs. Assisté de son fils Jacques, il construit de 1952 à 1953 le bathyscaphe *Trieste* qui, en 1960, réalise la plongée la plus profonde de l'histoire. Installé sur les bords du Léman en 1954, Piccard meurt deux ans avant le lancement du premier sous-marin du Léman qui portera son nom.

Jacques Piccard (1922-2008) savant et aventurier

Le 23 janvier 1960, Jacques Piccard et Don Walsh réalisent la plongée la plus profonde de l'histoire. À bord du bathyscaphe *Trieste*, ils atteignent le fond de la Fosse des Mariannes à -10 916 m. Par la suite, Jacques Piccard lance d'autres projets de sous-marins, notamment l'*Auguste Piccard* (premier sous-marin touristique du monde, qui emmène plus de 33 000 personnes dans les profondeurs du Léman en 1964 et qui est représenté ici), le *Ben-Franklin* (qui permet d'explorer le Gulf Stream entre le 14 juillet et le 14 août 1969), et le *FA Forel* (qui plonge dans le Léman entre 1979 et 2005). Pionnier dans la protection de l'environnement, Piccard fonde en 1972 à Cully un institut international d'écologie. Entre 1999 et 2008, il fait don de ses archives et de celles de son père au Musée du Léman.

Jean-Daniel Colladon (1802-1893) savant

Pour mesurer la vitesse du son dans l'eau, Jean-Daniel Colladon a utilisé le Léman comme un laboratoire. En 1825, puis en 1841, il y a réalisé de nombreux essais. Il se tenait dans un bateau, l'oreille collée à son cornet acoustique, pendant que son assistant, posté sur un autre bateau, frappait une cloche immergée. Grâce aux résultats obtenus, Colladon et son ami Charles Sturm obtiendront le Grand Prix des sciences de l'Institut de France en 1827.

François-Alphonse Forel (1841-1912) savant

Né et mort à Morges, François-Alphonse Forel est le fondateur de la limnologie. C'est en étudiant le Léman qu'il a l'idée de cette nouvelle science. Il la définit en 1872 comme « l'océanographie des lacs ». Aujourd'hui, la limnologie est étudiée et enseignée dans le monde entier. Forel est ici représenté tenant dans sa main gauche un filet à plancton de sa fabrication et, dans sa main droite, un tuyau relié au casque d'un plongeur. Il s'agit d'un clin d'œil à son père, François Forel, qui participa à la première fouille subaquatique au monde à Morges en 1854 (avec Morlot et Troyon).

Caves Ouvertes, c'est samedi!

De nombreux domaines
vous accueillent tous
les samedis dans leurs
caves pour un moment
unique de partage
autour de leurs crus.

Bernard Bosseau
Cave de Sézenove, Bernex

Liste des caves ouvertes le samedi
sur geneveterroir.ch



SWISS WINE | SANS HÉSITER
GENÈVE

Suisse. Naturellement.



Entre terre et eau

Un collectif d'auteurs retrace l'histoire du chantier de renaturation de la Haute-Seymaz.

MARCELLIN BARTHASSAT

Découlant d'une lente sédimentation depuis le retrait glaciaire, les zones humides genevoises de la Haute-Seymaz couvraient une part importante de son territoire. Dès la seconde moitié du XIX^e siècle, l'essor de l'agriculture vivrière et la gestion des crues ont modifié les sols, l'hydrographie et les structures végétales, entraînant d'importants assainissements et remembrements fonciers. Dès les années 1920, on assiste à une disparition progressive des bocages et à une diminution de la biodiversité. À la fin du XX^e siècle, bon nombre d'associations ont revendiqué une modification des pratiques de gestion des cours d'eau. La « renaturation » de la Seymaz est l'aboutissement de cette évolution. Pionnière en la matière, elle vise le rétablissement d'une relation entre nature, agriculture, paysage et usages. L'expérience nous a emmenés en terre inconnue. Car vouloir qu'un cours d'eau canalisé retourne à une situation dite « plus naturelle » impliquait un bouleversement des pratiques et habitudes.

Réalisé par un collectif d'auteurs, l'ouvrage *Entre terre et eau* s'est adressé aux principaux acteurs de terrain, experts et personnalités marquantes impliqués dans cette expérience singulière de « renaturation ». Près de vingt ans après, le livre retrace l'histoire d'un chantier qui a regroupé les disciplines de l'ingénierie, de l'architecture, de la biologie, de l'agriculture et du paysage. Il témoigne de perceptions variées, d'évaluations contrastées et de questions ouvertes. Dans leur conclusion, les auteurs proposent d'investiguer sur des orientations soucieuses de la diversité biologique, faisant écho aux nouvelles approches agricoles (arboriculture, permaculture, agroforesterie, etc.). En associant les paysans, les habitants et les responsables des collectivités publiques, la renaturation de la Haute-Seymaz a mis en exergue toute la complexité d'inscrire un tel espace dans une dimension d'agglomération rurale et urbaine, un bassin de vie transfrontalier entre Jura, Léman et Mont-Blanc.

Pour les naturalistes, le temps était venu d'une restauration de la biodiversité. Pour les agriculteurs, les terres étaient essentielles à leur outil de travail. Pour les architectes et les ingénieurs, les approches étaient tiraillées entre redessiner une « fausse nature » ou s'attacher à réinterpréter la remise en eau d'un territoire assaini et entièrement drainé. Entre 1998 et 2014, un processus évolutif, avec son



lot de contradictions et de difficultés, s'est déployé autour d'une notion de « contrat social et environnemental ».

Les enjeux de paysage, de biodiversité, d'agriculture de proximité, de relation ville/campagne, de sécurité alimentaire, de gestion des crues et ouvrages d'ingénierie ont été autant de facteurs qui ont interrogé les modalités de réalisation du projet. S'il a nécessité de négocier et fédérer des milieux bien différents, ce qui n'était pas gagné d'avance, la réussite fut au rendez-vous, sous réserve d'une gestion du site encore en débat, notamment dans sa dimension d'espace public rural. Car demain d'autres changements seront à l'œuvre face à l'urgence climatique et à l'empreinte écologique.



Entre Terre et Eau. Renaturation de la Haute-Seymaz
sous la direction de Marcellin Barthassat, avec Yves Bach, Daniel Kunzi, Christian Meisser et Jacques Menoud.
Production État de Genève, Département du territoire.
Éditions Infolio, 2020, 332 pages

TERRES D'EXIL ET D'AVENTURE

Lettres de soie
ÉDITION DILUÉE

FESTIVAL DE LA CORRESPONDANCE
MASE - ÉTÉ/AUTOMNE 2020
ici, ailleurs et autrement...

Ani Habbas/Christine Aymon/Palp Festival PALP-EN-SOIE/
Manuella Maury/Pascal Auberson/L'Amour en Boîte/ Olivia Seigne/
Roland Vouilloz/ Plonk et Replonk/ Pierre-André Milhit/Nathalie Toedtli...
lettresdesoie.com

domstuder.com avec Christine Aymon

Lettres de soie

Chères mangeuses de vagues,
chers chasseurs d'étoiles,
et l'inverse aussi,

Je vous écris de notre montagne encore gelée par endroit où les marmottes hésitent à siffler et les vaches à brouter. À moins qu'il s'agisse des hommes devenus trop frileux pour aller vérifier. Ces dernières années, le vent s'est engouffré dans nos vallées latérales. Ça a jeté un froid. Il s'amuse à déchirer les parasols, à soulever les toits d'ardoises et à distribuer chapeaux et casquettes au grand large. Un ami berger m'a dit qu'il pourrait ouvrir une boutique « avec tout ce commerce ».

Vous ai-je dit que la huppe fasciée a fait son grand retour au village? Un oiseau peu farouche mais qui se méfie tout de même des humains. La pandémie a fini par lui redonner confiance. Pour ma part je me méfie encore. Des humains... je veux dire. Et vous, de la confiance, en affichez-vous d'avantage depuis? Pour la huppe, nous pouvons désormais l'observer de nos balcons en sirotant un verre d'Heida. Voire plusieurs verres, des fois qu'un

loup, une fouine ou un escargot passeraient par là. Au bout d'une bouteille, c'est connu, le plus commun des animaux devient une merveille. Est-ce que vos oiseaux du lac ont changé de comportement? Notre festival d'automne a dû, lui, s'assouplir, se détendre et même faire une salutation au soleil devant sa programmation. Mase, et ses 260 habitants, et ma maman de 82 ans! Comment vous dire combien je les aime, elle et son village. Pour veiller sur eux, cette année, nous avons choisi de disperser les plaisirs, d'allumer des mois durant de toutes petites flammes tellement innocentes qu'elles n'auraient même pas l'idée de devenir foyer. Alors amis du lac, sachez qu'on pense à vous, que la montagne est belle, parfois cruelle, souvent magique, et que chez nous, vous trouverez partout de quoi écrire, envelopper et envoyer à celles et ceux qui depuis toujours sont confinés, à tous les épris de liberté, aux amoureux des mots, UNE LETTRE. Une simple lettre.

Manuella Maury
Fondatrice avec une bande de timbrés du festival www.lettresdesoie.com dans le val d'Hérens, en Valais, à Mase.



Val Lumnezia: derrière les collines, la plage

Il existe des plages particulières, secrètes, sans même une mer. L'horizon y est moins plat, le ciel se confronte à des lignes sinueuses, parfois escarpées. Ces plages-là se méritent, elles se dévoilent au détour d'un virage, après avoir pris de l'altitude (1300 m dans notre cas), par des routes tortueuses.

FANNY BRIAND

Le Val Lumnezia, dans les Grisons, recèle un de ces joyaux : *Davos Munts*, du nom d'un ancien bas marais, « derrière la colline » en romanche. Cette plage a vu le jour il y a un peu plus de vingt ans, sous l'impulsion de la commune qui voulait enrichir l'offre des loisirs dans la vallée. Après avoir prospecté différents sites pour les transformer en lieu de baignade, elle a choisi le village de Vattiz pour y aménager un plan d'eau, associé à un camping. Le bas marais a été creusé, rendu étanche avec des matériaux naturels, et l'ancienne étable a été reconvertie en structure d'accueil rudimentaire ; petit kiosque, sanitaires et douche solaires !

L'engouement est tel qu'un concours d'architecture est lancé pour moderniser l'infrastructure. En 2015, le nouveau bâtiment (prix *Good Buildings 2017 Graubünden*) est inauguré ; construction en bois, lignes épurées, toit en ardoise... L'ambiance est douce, senteurs d'huiles essentielles, photophores et *cosyness* venus du nord. Au rez-de-chaussée, les larges baies vitrées du restaurant donnent sur le plan d'eau. On accède par l'arrière du bâtiment aux douches (chaudes !) et aux sanitaires du premier étage.

L'expérience de la baignade est plutôt particulière. On plonge dans une eau de source, qui atteint les 19°C au maximum de l'été, alimentée par un ruisseau qui franchit la pente au son d'un léger clapotis. Le panorama époustouflant sur les sommets environnants nous rappelle les baignades frisquettes dans des lacs de montagne tandis que les flamands roses ou autres licornes gonflables nous ramènent à la réalité du lieu : un espace de loisirs investi par les familles du coin et les touristes de passage. La mer à la montagne, contraste inattendu.

L'atmosphère est pétillante et joyeuse. Ici, les enfants s'ébattent dans la partie « patau-



geoire» du lac. Là, les plus sportifs se défoulent sur le terrain de beach-volley, et là-bas les plus aventureux s'essayent à la *slackline*. Une corde tendue entre deux arbres, où du linge tente de sécher à côté d'une tente, signale que ce morceau de territoire est occupé, prière de frapper avant d'entrer. Une fois que le soleil bascule derrière les plus hauts sommets, on pourrait croire que la nuit avalera l'activité humaine ; mais non, les lanternes s'allument, les petites laines couvrent les épaules et le site se transforme en cinéma en plein air avec une programmation de films tout public de fin juin à fin août.

On ferme les yeux et on se sent en vacances, dans un petit coin de paradis préservé du monde. Au lieu des ferries, ce sont des biches qui traversent l'horizon, gracieuses. Et pour ceux qui préfèrent la montagne enneigée, sachez que le restaurant est ouvert toute l'année et qu'il sert une des spécialités grisonnes, les *capuns* !

Plus d'infos : davosmunts.ch

Merci à Thomas Schunke pour l'aide à la traduction.

Plage des Eaux-Vives : le retour de l'exode

FLORENCIO ARTIGOT

« Bon sang, on s'est fait avoir », lâche désabusée une puce de canard, la plus grosse du bataillon. « La plage des Eaux-Vives était notre terre promise, notre nouvelle Ithaque, poursuit d'un ton las le parasite établi sur la rive gauche depuis un an. Nous étions gonflées à bloc, de sang et d'espoir. Et puis rien. Pas une baigneuse à piquer, aucune peau laiteuse de chérubin dans laquelle se loger, pas un baigneur à suçoter. Il paraît que la plage ouvrira le 22 août, pas avant. À la fin de l'été donc. Et nous, on bouffe quand ? J'ai une famille entière de pucerons à

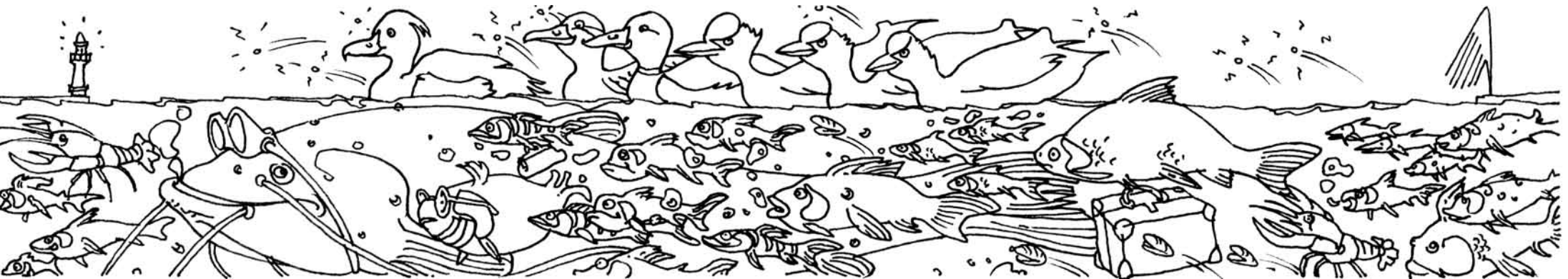
nourrir et je n'ai même pas touché mes APG durant le Covid-19. C'est l'arnaque du siècle cette plage ! On repart aux Bains, c'est définitif. »

Le *Journal des Bains* de l'été 2019 avait narré la grande migration des insectes parasites des Bains des Pâquis à la plage des Eaux-Vives. Une caravane entière avait même été aperçue entre le phare et le Jet d'eau avec des millions de jeunes générations pleines d'entrain et de projets. Les silures bien perchés et les perches siluriennes avaient suivi. Oui, la plage tant désirée par toutes les Genevoises était destinée à un avenir prometteur. Saoulés par le sang aux relents de jus de gingembre de Raymond et Julien, les puces de canard avaient tout misé sur les nouvelles installations de la rive

gauche. Elles s'imaginaient goûter une potion nouvelle dopée au Dom Pérignon de la Nautique. Elles se voyaient croquer les peaux douces et bronzées des plagistes guindés du quai de Cologny. Elles rêvaient de sucer de la lymphe vitaminée de cocktails tropicaux macérés dans du rhum bio. Triste sort. Cet exode massif s'est soldé par un échec retentissant. La plage reste fermée et les repas de sang frais ne reprendront que trop tard pour des populations entières de parasites aquatiques déjà privés de miam durant le confinement. « Même les moules en ont marre », explique un brochet mal embouché qui vient d'entamer le chemin du retour, la tête dans la vase. « It's business as usual » s'écrie, avec un

accent de l'Alabama, une écrevisse américaine. Car avec la fermeture prolongée de la plage des Eaux-Vives, c'est toute la chaîne alimentaire de cette faune en colère qui vote avec ses nageoires, ses pattes et ses crochets. Et quand les moules zébrées se font la malle, c'est que ça va mal, très mal. « On ne voulait pas vivre aux crochets de la République, glapit une moule léopard cintrée d'un foulard d'algues soyeuses. On repart finir la saison aux Pâquis. » Amies baigneuses des Bains, préparez-vous donc au pire. Car en cette saison les puces de canard ont les crocs. Et cet été, elles auront votre peau !

Dessin Guy Mérant



Que le lac soit avec vous !

Depuis plusieurs mois, les pelles mécaniques fleurissent au bord de l'eau tout autour du Petit lac genevois. Et ce n'est pas pour construire des milliers de m² de futurs bureaux vides, comme Genève sait si bien le faire. Non, ces chantiers ambitionnent de livrer à la population des nouveaux accès à l'eau gratuits et de qualité.



Photographie Office cantonal de l'eau

ALEXANDRE WISARD

Ça tombe bien, les changements climatiques confirmés par les cinq étés caniculaires que nous avons vécus depuis 2015 ont convaincu de l'urgence d'offrir à la population des îlots de fraîcheur et les bords du lac s'y prêtent parfaitement. Il s'agit également de développer de nouvelles infrastructures nautiques accessibles à tous, voire de les réhabiliter lorsqu'elles sont bien fatiguées.

Enfin, la biodiversité n'est pas en reste : des milieux lacustres sont reconstitués le long des murs de quais autrefois si stériles avec les enrochements et les rats qui les squattaient, une première autour du Léman en plein milieu urbain. Roseaux, massettes, brochets et martin-pêcheur reprennent possession des lieux, la vie reprend !

Petit florilège des projets publics en chantier entre Céligny et Hermance en 2020.

Plage de Céligny. Distante de 18 km du centre de Genève, la commune de Céligny, enclavée dans le pays vaudois, possède une plage publique réaménagée tout récemment. Dotée d'une buvette saisonnière, de douches, WC et vestiaires, elle est équipée en plus de barbecues fixes. Le chantier conduit par la commune réorganise les lieux afin de réduire les nuisances pour le voisinage, et de faire face au succès grandissant des aménagements, malgré leur éloignement du centre-ville.

Plage de Versoix, embouchure. Inaugurée en 2010 déjà, la plage de la Bécassine à l'embouchure de la Versoix va faire l'objet cette année de travaux complémentaires pour favoriser le développement naturel d'une grande grève de graviers propice à la baignade.



Photographie Magali Girardin

Port Nautica, Conservatoire et jardin botaniques. Le petit Port Nautica bénéficie depuis le début de l'année de travaux d'entretien conséquents. La plage adjacente, accessible depuis la Perle du Lac ou le jardin botanique, va être globalement restituée aux baigneurs et réaménagée fin 2020-début 2021, avec une extension des surfaces de rives à disposition.

Bains des Pâquis. Peu de gens le savent : si la Ville de Genève est propriétaire de ce bel équipement qu'elle voulait démolir il y a à peine trente ans, c'est l'État de Genève qui finance et réalise sur l'eau des équipements, dont il est le propriétaire. On pense ici aux aménagements autour du phare avec les pierres calcaires imaginées par Carmen Perrin ou les plateformes solarium placées en aval de la

jetée du phare. Cette année, en fin de saison de baignade, de nouvelles plateformes seront développées sous la tyrolienne.

Parc-plage des Eaux-Vives. Après une inauguration d'une partie de la plage en juin 2019, c'est l'ensemble du site balnéaire et portuaire qui sera livré dès le 22 août prochain, avec un restaurant populaire, un parc complété de 64 arbres producteurs d'oxygène et d'ombre, et de quelques toilettes, qui ont bien occupé les médias et les politiques. Le nouveau Port Noir accueillera ses premiers bateaux alors que la plateforme en caillebotis permettra de reloger les dériveurs qui encombrant actuellement le quai Gustave-Ador. La plage et le parc restent interdits aux chiens, aux barbecues et à la musique amplifiée. Eh oui,

un endroit calme au bord du lac avec son jardin d'eau intérieur, dans un centre-ville bruyant et stressant, c'est possible. Et ça a très bien marché en 2019 !

Genève-Plage. Ce lieu historique de la baignade genevoise, qui fait partie de l'ADN du quartier des Eaux-Vives, est soumis à de fortes pressions. Ouvert de mai à septembre, il est invité à se réinventer et à s'autofinancer. De plus, le transfert de Genève-Plage vers les communes de la rive gauche est en discussion. Sans attendre une décision de fond, Genève-Plage se trouve aujourd'hui dotée d'une nouvelle plage et grève lacustre accueillante, construite dans le prolongement des chantiers de la plage des Eaux-Vives et de l'extension du port de la Nautique. Cet accès à l'eau, requalifié, a connu un joli succès en 2019.

Centre nautique de Genève-Plage. Le lieu dédié initialement aux sports nautiques, avec des buvettes associatives, s'était peu à peu réorienté vers des soirées d'entreprises et un bar VIP. La mise au concours des lieux en 2019 a permis de réaffirmer le caractère sportif et nautique de l'endroit, ce qui n'empêche pas la convivialité, représentée par une buvette aux prix populaires. Des travaux de rafraîchissement des surfaces extérieures ont été conduits entre janvier et juin 2020. Nouveauté, un couloir de natation est proposé le long du quai de Cologny en lieu et place du téléski nautique, présent jusqu'à l'été 2019. Ce couloir sera offert librement les douze mois de l'année aux nageurs courageux, avec accès aux vestiaires du centre nautique.

Quai de Cologny, Port Tunnel. Afin de faciliter l'accès à l'eau tout en conservant une bonne protection du mur du quai soumis aux puissantes vagues de bise, des pierres plates calcaires de six tonnes ont été placées au printemps 2019 pour remplacer les blocs disgracieux et peu confortables. Cette année, c'est une roseière qui vient compléter cet aménagement sur la partie amont de Port Tunnel. Les roseaux seront plantés en 2021 afin de bénéficier de la période de basses eaux, suite à l'interruption du chantier ce printemps pour cause de Covid-19. Pas de jaloux, il en faut pour les humains mais aussi pour les canards et les roseaux !

Quai de Cologny, Tour Carrée. Le secteur propose sans doute l'un des aménagements lacustres les plus originaux du moment : un ponton circulaire de 40 mètres de diamètre accolé à la rive, posé sur 24 pieux en béton profondément ancrés dans la mollasse. Le tout est habillé d'un platelage en chêne. Financée par la commune de Cologny, cette structure innovante, mise à disposition de la population dès la mi-juillet, sera équipée de plusieurs échelles afin de faciliter l'entrée et la sortie de l'eau. Ce ponton circulaire sera complété par un deuxième ponton linéaire, perpendiculaire à la rive, réalisé par l'État de Genève. En synthèse, un bon exemple de partenariat public-public.

*

Tous ces aménagements – accès à l'eau, nature, sports nautiques – sont conçus pour le bien-être des Genevois et des Genevoises. Ils sont très souvent compatibles avec un accès handicapé. Tous sont gratuits, à l'exception de Genève-Plage qui offre des prestations supplémentaires à l'accès à l'eau. Qui a dit que Genève, c'était mieux avâââââ ??!

Des motifs aux proverbes, deux images qui font signe depuis un lieu lointain

Conçus bien avant le confinement et mis en réserve pour les jours de réouverture des Bains, les deux interventions artistiques de l'ancienne billetterie et des marches du pont du Goléron surgissent pourtant comme des témoins de notre nouvelle vie.

JEAN STERN

Les *Motifs d'évasion* de François Dehoux pourraient décrire ce moment inédit de notre étrange printemps: une rade désertée comme jamais, reconstituée en une sorte de cristal, un minéral scintillant et fixe. L'auteur parle effectivement d'hallucination. Il propose: « Dans ce jeu d'images, le redoublement des éléments réels pousse vers une sorte d'abstraction; de reflets en renversements, il finit par créer des motifs qui pourraient aussi bien évoquer les arts décoratifs amérindiens ou orientaux (clin d'œil au bain turc et hammam auquel je ne m'attendais pas). L'idée est de proposer une expérience visuelle décalée, un peu semblable à l'effet que font les Bains: une parenthèse dont on s'aperçoit qu'elle en était une lorsqu'on la quitte. »

Quant aux proverbes enregistrés par Pascale Favre, doivent-ils nous convaincre que les mots de tous les citoyens du monde ne sont plus

que l'archéologie du monde d'avant? Quelles rencontres des personnes, quelles sonorités des langues, quels souvenirs des terres aurons-nous désormais? Si jamais ce n'était qu'un autrefois, nous serions alors pris d'une terrible nostalgie. Pascale Favre ne croyait pas si bien dire avec ce titre qui flèche vers le passé: *L'eau a coulé sous le pont du Goléron*. Elle se défend toutefois de la nostalgie dont je témoigne, voici ce qu'elle dit plutôt: « Le temps de l'eau, le temps de gravir quelques marches pour accéder aux Bains des Pâquis ou pour les quitter. C'est parce que cet endroit symbolise la multiculturalité de Genève que j'ai demandé à mes amis et connaissances parlant une autre langue que le français de me donner des proverbes de leur pays contenant des mots avec de "l'eau". L'eau coule sous les ponts et les proverbes se répandent, tradition orale intemporelle. Ainsi, sans comprendre toutes les phrases habillant les contremarches du pont du Goléron, les voir permet déjà de penser à cette précieuse diversité. »



François Dehoux, *Motifs d'évasion*.



Pascale Favre, *L'eau a coulé sous le pont du Goléron*.

Le défilé des poissons



La clé des Bains

Jane Birkin a les clés du paradis, et ça la reconforte. Jeff Vercasson, lui, a la clé des Bains, et c'est tout aussi bien ! Elle lui a permis, lors de cet étrange printemps, d'ouvrir la grille dressée juste avant le pont du Goléron et d'accéder aux Bains, entrés depuis peu en résistance. Une résistance à la chape de plomb sanitaire qui s'est abattue sur notre quotidien.



Photographie Fausto Pluchinotta

FRANÇOISE NYDEGGER

Avec Leah, Raphaël et quelques autres, Jeff fait partie de ce noyau d'irréductibles créateurs et de joyeux activistes qui ont imaginé les mille et une façons de continuer à faire vivre ce lieu dans le cœur des usagers, privés de leur plage de liberté.

Pour garder le contact, rien de tel, aujourd'hui, que de faire parler les images sur les réseaux sociaux. Ça tombe bien, notre homme vient du cinéma ! C'est d'ailleurs en voyant la première vidéo des Bains, bricolée avec les moyens du bord, qu'il estime pouvoir faire mieux. Il vient donc proposer ses services, et est accueilli à bras ouverts.

Pourquoi ne pas utiliser un drone, par exemple, pour prendre des vues montrant la plage abandonnée ? Jeff sait manier ces petites bêtes articulées, et les questions techniques ne lui font pas peur. Faut dire que le premier diplôme figurant à son palmarès est celui d'ingénieur en mécanique.

Un titre chic et sérieux. Ce n'était peut-être pas sa vocation que de le décrocher, mais tant qu'à faire des études, autant choisir cette formation, ayant suivi auparavant une filière technique à Ambilly, en France voisine. Il sort donc diplômé de l'École d'ingénieurs de Genève, mais bien vite la caméra lui fait de l'œil. Ce touche-à-tout perfectionniste s'inscrit alors à la HEAD en cinéma, où il s'épanouit, réalise des courts métrages de fiction, dont *Le début de la fin*, distingué en 2011 au Festival de Locarno.

Ce réalisateur indépendant de 38 ans, perçu comme un artiste chez les ingénieurs et un ingénieur chez les artistes, a cette particularité de mener ses projets à bien d'un bout à l'autre en assurant seul toutes les étapes nécessaires à leur production. Ce n'est peut-être pas pour rien qu'il sort en 2014 un court métrage inti-

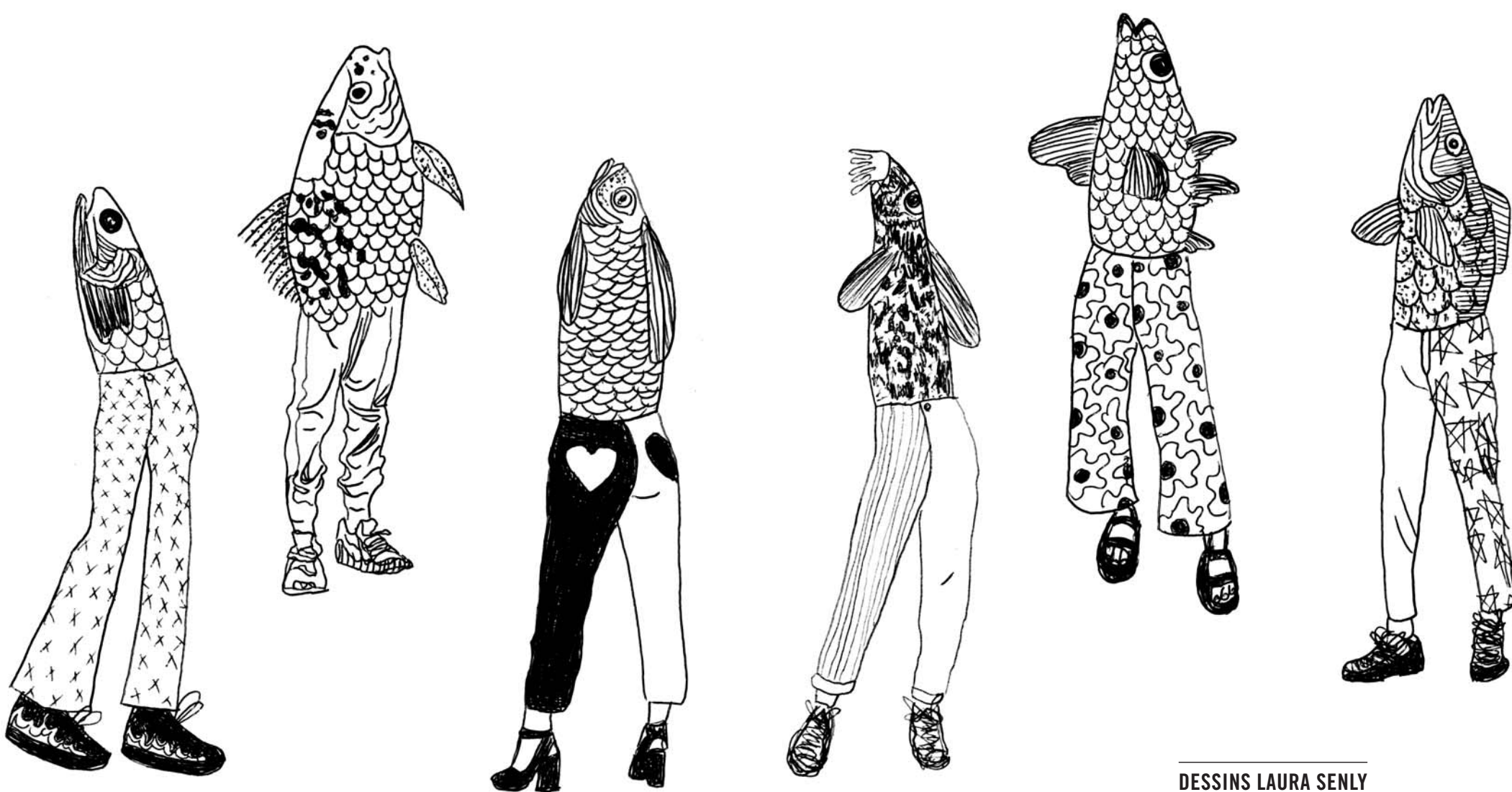
ulé *Si j'étais Dieu*. On n'est pas très loin ici du paradis de Birkin...

Sa clé des Bains en poche, Jeff se met rapidement à créer des traits d'unions visuels efficaces qui touchent leur public. Il dispose pour cela d'un matériel performant pour faire le montage en direct. Des poètes vont venir lire leur texte dans des mises en scène mettant en valeur l'espace balnéaire. Vidéos qui se partagent rapidement sur les réseaux sociaux.

Puis l'idée lui vient d'inviter des musiciens dont les concerts ont été annulés et de filmer leur prestation. Une cagnotte en ligne est organisée pour soutenir les artistes qui vont se produire sur l'octogone du bassin, côté hommes. Un concert capté là dans de bonnes conditions techniques peut être suivi de partout, et par le plus grand nombre. Huit concerts vont ainsi être réalisés et diffusés loin à la ronde. Ils sont toujours visibles sur la page facebook des Bains.

Comme Jeff le dit volontiers, l'avantage de fonctionner en petite équipe, c'est la réactivité. Envie de créer des masques de protection contre le virus qui rôde ? Sitôt imaginé, sitôt réalisé, toujours sur le mode coopératif. Jeff contacte un sérigraphiste genevois, lui fournit le logo des Bains et la couleur des portes de cabines. Mais il ne va pas jusqu'à coudre ces protections. Le tissu passe dans les mains expertes de Mireille Roy (son portrait est en page une) et de Lani Weber-Schaer, ainsi que dans celles d'Irène Weber-Lougé, Yaping Schwizgebel-Wang et Marie Hischti, qui confectionnent actuellement, dans un vestiaire transformé en atelier de couture, les masques disponibles en trois tailles.

De ce temps intense passé aux Bains, Jeff garde au cœur le souvenir d'une belle entreprise humaine, avec des moments magiques passés sur cette île où son petit chien Jim a lui aussi trouvé refuge. Les retours positifs du public sur ce qui a été réalisé lui donnent des ailes. La clé des Bains, il n'en a plus besoin...



DESSINS LAURA SENLY



Adrienne Barman



Cédric Marendaz www.marendaz.com

14^e édition des Aubes

La jetée des Pâquis retrouve avec joie les Aubes musicales et sa programmation estivale de concerts et de spectacles au lever du soleil. Une attention particulière est portée à la création locale et surtout à ce moment qui marque autant la sortie de l'obscurité que le retour de la lumière et de la chaleur, dans l'insouciance d'une journée à naître. Haut lieu genevois de la diversité, les Bains des Pâquis célèbrent avec les Aubes le plaisir d'être ensemble, d'écouter ensemble et pourquoi pas de chanter ensemble... Pour cela, rendez-vous le 1^{er} août pour un concert participatif décoiffant !

À l'abri en cas de pluie. En raison du corona, entrée aux Bains solidaire: 2 francs. Achat en ligne fortement recommandé (lesaubes.ch)

du 1^{er} au 23 août
de 06h à 07h

SAMEDI 1^{er} AOÛT Collectif du Feu de dieu.
Autour du feu on sera bien.
Concert participatif du 1^{er} août.

DIMANCHE 2 Aurélie Emery.
Un Goût de Rocher. Aube à Corinna Bille.

LUNDI 3 Armoniosa Discordanza.
Voix, flûtes, violes de gambe et autres musettes.

MARDI 4 Nadja Räss & Markus Flückiger.
Fiisigugg. Youtse contemporaine.
Yodel et schwyzoise.

MERCREDI 5 Nabila Schwab & l'ensemble Maurice K. Chants des Balkans.

JEUDI 6 Pierre Omer & The Nightcruisers.
Folk rock americana.

VENDREDI 7 Alice & La chorale Face Z.
Chansons tendres et brutes.

SAMEDI 8 Andrina Bollinger avec Arthur Hnatek.
Jazz-pop solaire.

DIMANCHE 9 Arthur Hnatek trio.
Jazz cyclique. Batterie, contrebasse, saxophone.

LUNDI 10 Orlando (Céline Hänni).
Folk songs pour voix et harpe.

MARDI 11 Delia Meshlir.
Folk-rock atmosphérique

MERCREDI 12 Forever Overhead.
Duo pop-folk-noise exploratoire.

JEUDI 13 Luca Leone.
Variété acide rétro. Voix, clavier, basse, batterie.

VENDREDI 14 Félicien LiA.
Poésie épurée et blues des montagnes franches.

SAMEDI 15 Ensemble Libeccio.
Musique ancienne pour quatre flûtes à bec.

DIMANCHE 16 Maria de la Paz et Victoria Harmandjieva. *F'Âmes en Fête.* Chansons de Piazzola et de films d'Almodovar.

LUNDI 17 Ensemble Eklekto.
Transe matinale pour percussion contemporaine.
Coproducton avec Eklekto.

MARDI 18 Marc Perrenoud trio.
Pulsations caniculaire. Piano, batterie, contrebasse.

MERCREDI 19 Le grand théâtre s'en va aux Bains. Ravel et Vaughan Williams. Récital piano et voix. Coproduction avec le Grand Théâtre.

JEUDI 20 Dida Guigan.
Folk jazz intimiste. Duo piano, voix, violoncelle.

VENDREDI 21 Fractales: Joanna Goodale et Anna Benzakoun. *Le sacre du printemps.* Piano-duo.

SAMEDI 22 Ensemble Contrechamps.
Pärt, Leach, W.F. Bach et Lang. Flûte, hautbois et piano. Coproduction avec Contrechamps.

DIMANCHE 23 Cheb Mimon et sa famille
Concert maison, familial et convivial. Chansons.

Recette de saison

Le cageon au pinard

Le cageon, à ne pas confondre avec le cajón, instrument de musique d'origine péruvienne, est un volatile assez rare dans nos contrées. Il est également appelé, dans le langage vernaculaire, le pinard. Il s'agit en réalité d'un croisement naturel, bien que contre nature, entre un canard et un pigeon. L'inverse, comme ses deux noms le prouvent, étant également possible.

Quoi qu'il en soit, en termes de gastronomie, il s'agit bien là d'un oiseau de chasse, ou gibier à plume, qui se prête particulièrement bien au faisandage avant d'être mis en marinade dans un bon pinard de nos vigneron. Le pinard en question étant ici une bouteille de pinot noir ou de garanoir, par exemple, et non pas le jus du volatile cité plus haut. Pour la marinade, comptez un litre de vin rouge et deux de plus que vous vous réserverez pour la bouche le temps de réaliser la recette, qui ma foi ne se fait pas en deux coups de baratte à beurre.

Une belle échalote donc, alliée venue en Europe du temps des croisades et plus précisément de la ville d'Ascalon en Syrie. Un bâton de cannelle, trois clous de girofle, une feuille de laurier, arbre en lequel se transforma Daphné, poursuivie par les



assiduités d'Apollon (#metoo-musagètes), une branche de romarin et vingt-quatre grains de poivre noir.

Plumez et démantibulez le cageon avant de le faire mariner une journée entière à température ambiante. La chose faite, essuyez les morceaux, farinez-les légèrement et dorez-les à feu vif dans une cocotte en fonte noyée d'huile d'olive et

de cinq tranches de lard d'une bonne épaisseur. Abaissez abruptement la flamme et ajoutez une tête d'ail dans sa chemise. Laissez mijoter à feu doux deux petites heures tandis que, sur un feu aussi doux que le précédent, vous réduirez au trois quarts la marinade, augmentée d'une cuillère à soupe de farine et d'une autre de cassonade.

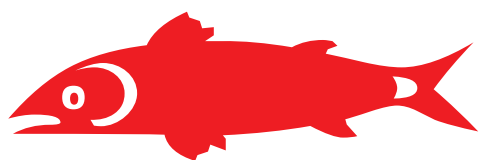
Ce plat s'accompagne très bien d'une garniture de chasse presque traditionnelle, comme des spätzli maison au cresson, des choux de Bruxelles au chutney de figue, ainsi que d'une compotée chaude de choux rouge aux poires, raisins secs et marrons.

Pour la soif, n'hésitez pas à continuer sur votre lancée avec le même pinard dont vous avez déjà sifflé deux bouteilles, si je ne m'abuse.

Le chef

Photographie Élisabeth Chardon

VU LES CIRCONSTANCES
EXCEPTIONNELLES,
CONSULTEZ LE SITE
www.bainsdespaquis.ch
ET NOTRE PAGE FACEBOOK
POUR TOUTE INFORMATION
CONCERNANT LES ACTIVITÉS
PROPOSÉES AUX BAINS



ON A PAS GARDÉ LES PANGOLINS ENSEMBLE.

MERCI DONC DE RESPECTER UNE DISTANCE RAISONNABLE

Plonk & Replonk - Bebert

PLONK & REPLONK

www.plonkreplonk.ch

Bains des Pâquis
25, 26 & 27
septembre

Poésie en ville

Anne Bory

Poésie en ville, seule manifestation à Genève exclusivement dédiée à la poésie, aura de nouveau lieu aux Bains des Pâquis, les 25, 26, 27 septembre 2020. Et parce que tout est étrange, et parce qu'on ne sait vraiment pas à quoi va ressembler demain, il est plus que jamais essentiel de garder la poésie tout près de nous. On ne sait pas si elle sauvera le monde comme l'avait dit Jean-Pierre Siméon, mais elle sauvera peut-être un bout de jour, de nuit, un bout d'âme, et nous donnera certainement quelques histoires. On vous attend donc, pour trois jours de lectures avec des poètes et poétesses d'ici et d'ailleurs, des concerts et des rencontres improbables, dont celle avec le fameux Manuel, le laveur de mains...

PLAGE

Prix d'entrée: 2.- pour les adultes, dès 16 ans
1.- pour les enfants, AVS et AI
Gratuité pour les enfants en-dessous de 6 ans
Cette année, abonnement solidaire
au prix unique de 50 francs
Tél. 022 732 29 74

LA BUVETTE DES BAINS

Dès 7 h du matin, petit-déjeuner complet.
Dès midi, un excellent plat du jour.
Horaires: de 7 h à 22 h 30. Tél. 022 738 16 16

MASSAGES

Des masseurs et masseuses professionnelles
vous proposent différents types de massages,
de détente, sportifs ou musculaires, réflexologie,
drainages lymphatiques ou encore shiatsu.

Tarif: séance de 50 minutes à 70 francs
Horaire: de 8 h à 21 h tous les jours,
du 1^{er} janvier au 31 décembre.
Réservation sur place ou par téléphone
au 022 731 41 34 de 9 h à 13 h ou sur le site
www.massagesbainsdespaquis.ch

HAMMAM, SAUNA ET BAIN TURC

Ouverts tout l'été, de 10 h à 20 h
Prix d'entrée 20.-, serviette comprise
abonnement 11 entrées: 150.-
Deux grandes serviettes obligatoires
(location possible à 5 francs pièce).
Tél. 022 732 29 74

TAÏ-CHI

Tous les dimanches aux Bains
De juin à septembre, les cours sont donnés
de 9 h 15 à 10 h 15. Entrée aux Bains: 2.-
pendant la saison d'été

NOUVEAUTÉ: YOGA AUX BAINS

Avec vue sur le lac, entre les platanes du phare,
une pause bien-être adaptée au rythme des
saisons est proposée une fois par semaine par
Natachafaitduyoga. À travers le mouvement,
la respiration consciente et la méditation,
la pratique permet d'harmoniser l'organisme,
d'honorer le moment présent et d'augmenter
son énergie vitale. Retour à la sensation, réveil
du corps, libération du souffle et relaxation
sont au programme, avant ou après la baignade.
samedi 9 h ou lundi 7 h 30
www.natachafaitduyoga.ch

Écrivez-nous!

Quai du Mont-Blanc 30 · 1201 Genève
journal-des-bains@aubp.ch

JOURNAL DES BAINS



Le journal de l'AUBP
Association d'usagers des Bains des Pâquis
Quai du Mont-Blanc 30, 1201 Genève
tél. 022 732 29 74
www.bainsdespaquis.ch

Rédactrice responsable Françoise Nydegger
journal-des-bains@aubp.ch

Rédaction Serge Arnaud, Florencio Artigot,
Fanny Briand, Armand Brulhart,
Philippe Constantin, Eden Levi Am, Guy Mérat,
Fausto Pluchinotta, Bertrand Theubet

Conception graphique
Pierre Lipschutz, promenade.ch

Ont collaboré à ce numéro
Jean-Luc Babel, Adrienne Barman, Marcellin
Barthassat, Anne Bory, Élisabeth Chardon,
Robert Cramer, François Dehoux,
Michel Félix de Vidas, Exem, Frédéric Favre,
Pascale Favre, Stéphane Fischer, Lionel
Gauthier, Magali Girardin, Laurent Guiraud,
Alain Jacquemoud, Marie Jeanson,
Miriam Kerchenbaum, Aloys Lolo, Cédric
Marendaz, Manuella Maury, Frédéric Ottesen,
Marta Panzeri, Plonk & Replonk, Laura Senly,
Jean Stern, Lauren Thiel, Alexandre Wisard

Publicité
Helena de Freitas pub@sillage.ch
www.sillage.ch

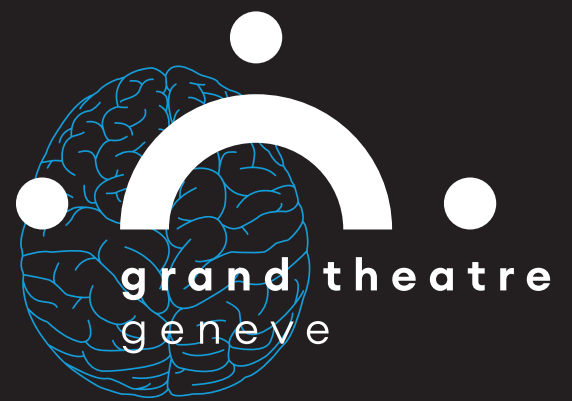
Impression
CIL Centre d'impression
Lausanne SA

Tirage:
6000 exemplaires
Journal imprimé sur
du papier certifié FSC®

© 2020, les auteurs
et l'AUBP
ISSN 1664-3003

Prochaine parution: hiver 2020-2021
Délai rédactionnel: 18 septembre 2020



A large, central brain outline in a vibrant blue color, with black lines defining the gyri and sulci. It is surrounded by several smaller, faint brain outlines in a light blue color, scattered across the dark background.

Réalité augmentée saison 20 – 21

GTG.CH